This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LA PERSÉCUTION

DE

L'ÉGLISE EN LITHUANIE

ET PARTICULIÈREMENT

ANS LE DIOCÈSE DE VILNA

TRADUCTION DU POLONAIS

UE ET PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉFACE

PAR

Le R. P. LESCŒUR

DE L'ORATOIRE

A 459974 DUPL

BX
1559
.L5
P47

PARIS

CHARLES DOUNIOL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

29, RUE DE TOURNON

1873

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817
LIBRARIES

LA PERSÉCUTION

DE

L'ÉGLISE EN LITHUANIE

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

LA PERSÉCUTION

DE

L'ÉGLISE EN LITHUANIE

ET PARTICULIÈREMENT

DANS LE DIOCÈSE DE VILNA

TRADUCTION DU POLONAIS

REVUE ET PRÉCÉDÉE D'UNE PRÉFACE

PAR

Le R. P. LESCŒUR

DE L'ORATOIRE

PARIS

CHARLES DOUNIOL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

29, RUE DE TOURNON, 29

—

1873

E.
1
E.C
R
F.A.7

84/621-230

PRÉFACE

Le récit émouvant, simple et concis qu'on va lire, porte en lui-même la preuve de la sincérité de l'écrivain. Il est facile de voir que les faits lamentables qu'il raconte ont été puisés aux sources authentiques par un témoin oculaire, victime lui-même des attentats qu'il décrit. D'ailleurs les statistiques officielles sont là pour confirmer, par des résultats dont le gouvernement russe s'applaudit sans mystère, toutes les assertions du narrateur.

Ainsi il est absolument certain que, sous nos yeux, le plan conçu dès l'origine par Catherine II, renouvelé par Nicolas, pour l'entière

extirpation du Catholicisme en Pologne, continue de s'exécuter. Le succès final paraît de plus en plus rapproché; et à mesure que s'avance le dénoûment de ce drame sinistre, l'indifférence de tous les gouvernements de l'Europe et aussi l'indifférence de l'opinion publique semblent s'accentuer davantage. Il y a en Europe de vastes débris d'un grand peuple à qui la vie de l'âme est lentement arrachée, au moyen de persécutions d'une continuité implacable, d'une habileté que rien ne déconcerte, je pourrais dire d'une atroce sérénité. Tout se fait régulièrement, mécaniquement, avec une patience relative par des hommes maîtres d'eux-mêmes, assurés, ce semble, de la complicité du temps, qui jusqu'ici en se déroulant, a toujours servi leurs desseins. C'est en effet un phénomène presque unique dans l'histoire qu'une politique, qui a contre elle le cri unanime des consciences, ait pu se perpétuer, sans interruption, toujours avec le même succès et se retrouver identique à elle-même après un siècle tout entier. Ordinairement c'est la justice d'une cause opprimée qui finit par user la persécution; ici, c'est la persé-

cution qui réussit à éteindre peu à peu jusqu'aux protestations de la justice !

En tout temps le gouvernement moscovite a su faire marcher de pair la force et la ruse. Il s'est rarement compromis, comme nos révolutionnaires de l'Occident, par des crimes éclatants, capables d'amener une réaction trop prompte. Chez lui la force brutale est toujours là ; mais elle ne se montre qu'au besoin et aspire toujours au moment où elle pourra se dissimuler presque entièrement. Le triomphe que l'on prépare paraîtra complet le jour où l'on pourra dire à l'Europe : « Voyez comme vous avez été trompés par ces incorrigibles révolutionnaires de la Pologne; ils se donnaient toujours comme des victimes, et voilà que les provinces autrefois reconquises par la Russie sur les usurpations de ses turbulents voisins, redemandent leurs anciens rites, la vieille religion de leurs ancêtres, et sont heureuses de voir triompher les pétitions par lesquelles elles réclament le droit de prier en langue russe, même dans les églises demeurées catholiques ! »

L'ouvrage dont nous offrons au public fran-

çais la traduction montre, avec une clarté cruelle pour la diplomatie moscovite, ce qu'il faut penser de la véritable opinion du peuple Lithuanien. Il fait voir comment se fabriquent, se colportent et s'imposent les adresses qui sont censées porter au gouvernement l'expression des vœux du clergé et des fidèles.

J'ai nommé le clergé et je ne puis prononcer ce mot sans appeler, avec une insistance particulière, l'attention du lecteur sur le côté le plus odieux et depuis longtemps, hélas! le plus efficace de la persécution moscovite. Le gouvernement Russe a, de tout temps, compris que le meilleur moyen de pervertir les peuples c'était de s'attaquer au clergé. Pour cela, il fallait le désorganiser d'abord, puis le décimer, et enfin corrompre le reste.

Ces trois mots : désorganiser, décimer, corrompre, placés dans cet ordre, résument tout le plan conçu dès l'origine et fidèlement suivi jusqu'ici.

La désorganisation s'opère d'abord par la suppression arbitraire de toute communication avec Rome, puis par la suppression des évê-

ques, enfin par la suppression des évêchés. Un bureau central, établi à Saint-Pétersbourg, entièrement composé de créatures du gouvernement, sous le nom de collége catholique, et calqué sur le Saint-Synode, administre de haut toutes les affaires de l'Église. Quand un évêque est envoyé en Sibérie, ou, ce qui est plus rare, quand on a eu la patience d'attendre sa mort, on désigne un administrateur pour gouverner pendant la vacance du siége. Ces administrateurs, personne n'ignore à quel prix et dans quel but ils sont nommés. Pures créatures de l'autorité, ils dépendent en toutes choses du général qui gouverne la province et n'ont d'initiative que pour la propagation du mal et la répression du bien. Leur office principal est de provoquer des adresses de dévoûment au gouvernement persécuteur et d'apposer leur signature aux actes qui décrètent la fermeture de tel couvent ou de telle église, l'ordre d'exil de tel curé.

On conçoit qu'une Église gouvernée de cette façon voie bien difficilement se recruter son sacerdoce, Cependant la diminution du clergé

catholique (je ne parle pas des religieux, dont il ne reste presque plus,) ne va jamais assez vite au gré du gouvernement. Des vexations incessantes dépeuplent les séminaires, s'opposent aux ordinations ; mais surtout l'ignoble zèle des missionnaires de la police, les seuls que le schisme connaisse, s'applique incessamment à dénoncer tout prêtre régulier et pieux, et il n'en faut pas davantage pour qu'il soit arraché à sa paroisse, enfermé dans un couvent, dont on a fait une prison, ou déporté en Sibérie ; et sa paroisse court grand risque d'être transformée, au bout de quelques heures, en paroisse schismatique. Ces faits se passent tous les jours en Lithuanie.

Enfin, et c'est là ce qui met le comble au malheur de ce peuple si catholique : c'est là, si j'ose ainsi parler, le chef-d'œuvre de l'art infernal de la persécution, porté jusqu'au génie, le gouvernement s'applique avec un zèle cynique, quoique non sans prudence, à récompenser tous les genres de corruption, mais surtout la bassesse des caractères et la souplesse des consciences, dans tout le reste du clergé qu'il

laisse subsister encore. Il s'efforce de rehausser par des honneurs, et surtout par le terrible pouvoir qu'il met dans leurs mains, des hommes qu'il ne peut protéger contre le mépris public de leurs ouailles, et contre les protestations muettes (car toute parole est impossible), de la majorité des prêtres restés fidèles. Le témoin indigné qui a écrit ce qu'on va lire a su stigmatiser par des traits dignes de Tacite des bassesses et des crimes dignes du bas-empire

Quel sera le dénoûement de cette tragédie sans nom ?

Dieu seul le sait : Dieu seul au jour marqué par Lui, pourra dire au flot montant du schisme : tu n'iras pas plus loin ! Car aucun secours humain ne s'aperçoit à l'horizon, et toute espérance naturelle semble évanouie.

Dieu cependant n'a pas voulu laisser absolument sans témoignage l'action de sa providence : on en aura la preuve dans ce récit, et nous aimons à partager le magnanime confiance du vénérable historien. Ce n'est pas en vain sans doute que nous voyons se manifester en Lithuanie les vertus héroïques dont toutes les

persécutions, dans l'église catholique, ont toujours provoqué le réveil.

Quel admirable spectacle d'abord que celui de ces évêques, de ces prêtres, de ces religieux, qui préfèrent non pas seulement à l'apostasie, mais aux moindres concessions contraires à la conscience, la perte de tous leurs biens et les silencieuses tortures d'un exil sans retour !

N'est-ce pas aussi une marque certaine de la protection divine que ces conversions éclatantes de prêtres engagés publiquement dans les noirs complots du machiavélisme russe, et qui, un jour, s'arrachent à leur léthargie coupable, et viennent, en pleine Eglise, s'accuser devant les fidèles, leur demander pardon ; protestent contre les actes dont ils avaient été les complices, et au sortir de la chaire, prennent avec une tranquillité magnanime, le chemin de la prison ?

Enfin, Dieu se révèle encore par les châtiments terribles qui viennent atteindre les agents les plus coupables de la persécution. Tout Vilna a frémi, et le gouvernement russe lui-même a été consterné en apprenant, un

matin, l'assassinat effroyable d'un prélat cher aux persécuteurs, coupé en morceaux par son domestique : on se souvient encore de la cynique assurance avec laquelle le meurtrier ne craignit pas de faire écho à l'opinion publique en disant : « Qu'il avait voulu être le doigt de Dieu, en punisssant un débauché et un traître. »

Espérons donc contre l'espérance, et, joignant nos prières à celles de tous les martyrs de l'Eglise Lithuanienne, adressons à Dieu, en son nom, les paroles suppliantes de l'écrivain sacré :

« O Dieu ! ma vie penche vers les abîmes de l'enfer.

« Ils m'ont entourée de tous côtés, et il n'y a personne pour venir à mon aide. J'ai regardé si les hommes pouvaient me porter secours, et aucun ne s'est présenté.

« Mais je me suis souvenue, ô Seigneur ! de votre miséricorde et de votre action qui sont éternelles.

« Vous délivrez ceux qui espèrent en vous, et les arrachez aux mains des infidèles.

« Aussi j'élève ma voix vers vous, du sein de cette terre de désolation, et je vous demande de me délivrer de la mort.

« Et vous me sauverez de la perdition, et vous me ferez survivre à ces jours où triomphe l'iniquité (1) ! »

(1) Ecclé. LI, 9-16.

LA

PERSÉCUTION RELIGIEUSE

EN LITHUANIE

ET EN PARTICULIER DANS LE DIOCÈSE DE VILNA

DE 1863 A 1872

Les évêques de la province ecclésiastique de Mohilew : Adam-Stanislas Krasiński, évêque de Vilna, Mathieu Wołonczewski, évêque de Telsze; Gaspard Borowski, évêque de Zytomierz; Antoine Fijalkowski, évêque de Kamieniec-Podolski ; Adam Wojtkiewicz, évêque de Minsk et Vincent Lipski, vêque de Tyraspol, firent en 1862 une communication officielle à l'archevêque métropolitain de Mohilew, Venceslas Żylinski, dans le but d'attirer son attention sur les démonstrations et mouvements populaires qui commencèrent à se manifester à cette époque et qui prenaient de jour en jour une extension plus considérable. Ils exposaient la

nécessité d'en avertir le Gouvernement, et faisaient entendre qu'une des causes de ces agitations était le mécontentement religieux des catholiques, provoqué par des faits lamentables, tels que la persécution cruelle des Grecs-Uniates et leur conversion forcée au rite orthodoxe, la loi sur les mariages mixtes, les atteintes portées à la splendeur du culte catholique, l'aliénation des biens du clergé, la suppression des couvents, des ordres religieux et des églises, la réduction des séminaires, ainsi que les obstacles de moindre valeur opposés par le gouvernement au libre exercice du culte. Cette communication de l'épiscopat, à laquelle l'archevêque ajouta ses propres observations, lui servit de base pour la rédaction d'une adresse sommaire, qu'il soumit à Sa Majesté et dont voici en résumé l'idée principale et la conclusion :

« Les évêques, comme sujets de sa majesté impériale, l'avertissent que des agitations ont lieu dans leurs diocèses, ainsi que sur toute l'étendue de la province ecclésiastique de Mohilew. Comme dignitaires de l'église ils n'ont à signaler qu'une seule cause de ces agitations, c'est-à-dire le mécontentement religieux du peuple et ils prennent la liberté, de l'exposer humblement à Sa Majesté l'Empereur, afin que si, dans la suite, il daignait employer leur

médiation pour la répression des troubles, il fût fixé d'avance sur la manière dont il faudrait agir pour que cette médiation fût efficace. »

Cette adresse, accueillie d'abord assez favorablement, fut ensuite considérée comme non-avenue. Vers la fin de sa carrière l'archevêque Venceslas tomba presque en disgrâce. (1)

Venceslas, archevêque métropolitain des églises catholiques dans l'empire de toutes les Russies, mourut le 23 avril 1863. C'est ici le lieu de mentionner ce fait déplorable, parce qu'il servit pour ainsi dire de point de départ à la dispersion des pasteurs, qui eut une signification si importante dans les futurs événements. La mort de l'archevêque Venceslas à cette époque peut à juste titre être considérée comme

(1) Cependant cette adresse ne resta absolument pas sans résultat. Vers la fin de l'année 1862 et au début de celle de 1863, Mathieu, évêque de Samogitie, et Adam Stanislas, évêque de Vilna, furent mandés à Saint-Pétersbourg. On insista auprès d'eux pour qu'ils condamnassent le mouvement insurrectionnel sans aucune restriction; mais ils répondirent qu'ils en avaient prévenu le gouvernement; que du reste ils étaient tout à fait disposés à l'apaiser, et qu'ils demandaient seulement, comme ils l'avaient déjà fait dans une adresse collective, un certain relâchement dans l'oppression religieuse. Le gouvernement n'ayant tenu aucun compte de cette demande, les évêques demeurèrent passifs; ils ne furent pas exilés pour le moment, et retournèrent dans leurs diocèses respectifs.

une calamité pour l'Eglise catholique; parce qu'elle brisa le lien commun entre les évêques, formant la hiérarchie supérieure de la province ecclésiastique de Mohilew. Après la mort du dernier archevêque Venceslas personne n'avait plus le droit de prendre la défense d'un simple évêque; ils furent livrés sans merci à l'arbitraire de leurs oppresseurs, du moment que l'unité de la hiérarchie ecclésiastique se trouva détruite.

L'évêque suffragant Staniewski nommé administrateur du diocèse de Mohilew, n'était pas archevêque métropolitain; en outre c'était un homme totalement incapable, et ne jouissant d'aucun crédit dans l'Eglise. Pendant toute la durée de son épiscopat, on ne vit en lui qu'un intrus insignifiant, ne sachant que mendier les faveurs du gouvernement au prix des plus grands sacrifices; s'il lui arrivait parfois de déployer une certaine résistance, elle n'était calculée que pour provoquer une offre d'argent de la part du comte Sievers. Une fois ce but atteint, le vieillard devenait conciliant et disposé à faire les plus larges concessions. Dans la vie pleine de mérite du dernier archevêque métropolitain Venceslas, nous ne relèverons qu'un souvenir fugitif, en rappelant à nos lecteurs, qu'étant encore évêque de Vilna il consacra 40 églises, et une fois promu à la dignité ar-

chiépiscopale il obtint l'autorisation de Sa Majesté pour former les professeurs de l'académie ecclésiastique à l'étranger, en leur faisant suivre les cours des universités catholiques ; grâce à lui aussi les P.P. Dominicains eurent la permission de créer un noviciat, que du reste ils ne surent ni organiser ni conserver. En admettant même qu'il n'eût pas fait autre chose, l'Eglise aurait dû pieusement conserver sa mémoire, en dépit du nouveau parti qui ne fut élevé si subitement que pour rendre sa chute plus sensible et hâter la ruine totale de l'Eglise. Mais laissons les morts dormir en paix et avançons dans notre lamentable histoire.

I

1863 — 1865.

Le 3 mai 1863 arriva à Vilna le général Michel Nikolaïewitch Mouravïeff, nommé gouverneur général, et élevé ensuite à la dignité de comte, avec un pouvoir illimité sur les six gouvernements de Vilna, Kowno, Minsk, Grodno, Witebsk et Mohilew.

Nicolas Andreïewitch Krzyżanowski le secondait dans la lieutenance de ces provinces; il fut remplacé plus tard par le général Alexandre Lwowitch Potapoff.

La place de gouverneur civil était occupée par Jean Wladimirowitch Haller et le fut ensuite par Etienne Féodorowitch Panioutine.

Adam Stanislas Krasinski évêque de Vilna administrait le diocèse; lors de son exil à Viatka, il fut remplacé par le prélat Joseph Bowkiewicz auquel on donna le titre d'évêque-vicaire.

Les démonstrations avaient déjà cessé et la malheureuse insurrection était presque écrasée, lorsque

le bruit de la promotion de Mourawïeff aux fonctions de gouverneur-général de Vilna se répandit dans les gouvernements lithuaniens en les frappant d'épouvante. Les hauts faits du général Mouravïeff, nommé dans le temps président d'une commission à Głębokie en Lithuanie et qui avait exercé ensuite les fonctions de gouverneur civil de Grodno, s'étaient profondément gravés dans la mémoire des Lithuaniens. L'opinion qu'on s'était formée en conséquence du caractère de cet homme faisait présumer que le moment terrible approchait où le pays serait appelé à régler avec le gouvernement russe un compte sévère : compte d'autant plus rigoureux que la colère et la vengeance de l'Empereur de toutes les Russies trouvaient dans le général Mouravïeff un instrument digne de lui.

La commission d'enquête de Vilna, grâce à l'auditeur principal Nïoloff, lui prépara des matériaux suffisants. Alexandre, évêque orthodoxe de Kowno, hostile à cette contrée, se préparait à appeler son attention sur beaucoup de choses. Le général lui-même se fit précéder, et ensuite s'entoura d'une multitude d'agents prêts à toute éventualité, tels que : le général Stolypine, le général Kaladeïeff, MM. Polozoff, Lewchine, le lieutenant prince Chowanski, le colonel Sambykine, Alexandre Raczynski, le général

Ratch (l'infâme historiographe de l'insurrection), MM. Gogol, Zabïeloff, Bezsonoff, Kouline, Nowikoff, Nikolaïeff, etc.

Les moyens mis autrefois en vigueur par le gouvernement russe, pour ravir aux polonais leur nationalité et leur religion, lui semblaient désormais faibles et insuffisants. Il résolut de ruiner la noblesse radicalement, d'exciter les paysans contre elle en les enrichissant à ses dépens, de diminuer le nombre des églises et des prêtres. L'état de siége du pays lui permettait de suspendre le simulacre même de la loi, de saisir, sur tout ce qui l'entourait, une autorité absolue, d'en accroître les rigueurs, de provoquer la férocité d'une bureaucratie affamée, misérable, nouvellement installée dans le pays, d'organiser en un mot une terreur générale. Aussitôt arrivé, il commença à mettre son plan à exécution, et pendant deux années consécutives, esprit sombre et pénétrant, il traquait tout ce qui était polonais; cruel et féroce, il faisait fusiller ou pendre les personnes plus ou moins gravement compromises dans le mouvement insurrectionnel, en déportait d'autres en Sibérie pour y subir les différents degrés de peine, poursuivait impitoyablement les prêtres et les nobles, n'épargnant pas même les femmes. En outre, il confisquait les propriétés, les frappait de

contributions, transportait des familles entières de paysans, fermait les églises, supprimait les couvents, et non content encore, traçait des plans pour l'avenir, afin que la destruction des éléments polonais, comme il disait, fût complète.

L'arène principale, pour l'exécution des plans ainsi tracés, c'était Vilna. Ses malheureux habitants étaient réveillés le matin par le roulement des tambours et le cliquetis des armes des troupes escortant les condamnés à mort au lieu d'exécution, (Lukiszki); dans la journée ils étaient alarmés continuellement par le va et vient mystérieux de la police, de la gendarmerie et des agents, ou bien par les déportations en masse et les transports des exilés acheminés vers la Sibérie; le soir, personne n'osait se montrer dans la rue sans être muni d'une lanterne, les estropiés n'avaient pas le droit de s'appuyer sur un bâton pour le port duquel ils n'avaient pas de permis personnel; la nuit amenait avec elle les visites domiciliaires accompagnées de perquisitions et d'arrestations; les portes des maisons devaient être éclairées à l'intérieur; les concierges prêts à indiquer à chaque coup de sonnette les logements et les habitants; voilà ce qui se passa journellement, continuellement, pendant deux années consécutives. Cette persécution inouïe embrassait

toute l'étendue du pays formant les six gouvernements lithuaniens ; les points les plus éloignés du centre répondaient comme un écho au sort cruel de Vilna et de ses environs, par des exécutions capitales, des confiscations, des contributions et des déportations en Sibérie. Tout ce que le temps édifiait lentement, soit en élevant la jeunesse, soit en augmentant le bien-être de la noblesse, soit en ajoutant de nouvelles richesses à l'histoire du pays, soit en formant les anneaux des relations qui reliaient entre elles les différentes couches sociales, soit en travaillant au profit de la civilisation, tout cela fut anéanti et mis en pièces par la main barbare du Genghis-Khan moscovite, qui accapara toutes les richesses du pays, et, dédaignant les lambeaux et les épaves, les abandonna au gré des vents, en recouvrit les fosses des suppliciés ou bien les dispersa dans les steppes immenses de la Sibérie.

Il n'essayait pas encore d'introduire l'orthodoxie ni la langue moscovite dans l'Eglise catholique, il n'infligeait pas encore la religion officielle aux simples particuliers; il se contentait de détruire tout ce qui lui semblait présenter une affinité quelconque avec l'insurrection ou l'élément polonais; tout ce qui dénotait la richesse, l'élégance, l'influence. Aussitôt arrivé, il entreprit la réalisation de ses idées

et débuta par l'évêque. Dans une entrevue personnelle avec ce dernier, il commença par se plaindre du clergé catholique, en l'accusant de participer au mouvement insurrectionnel; à cette accusation l'évêque répondit en l'assurant que son clergé était fidèle à ses devoirs envers l'autorité. Ensuite, dans une communication officielle, en date du 26 mai, Mouravïeff rappelait à l'évêque les détails de leur conversation durant cette entrevue; il ajoutait que les commissions d'enquêtes, les chefs des détachements poursuivant les insurgés, voire même les prisonniers affirmaient que les prêtres publiaient les manifestes, recevaient les serments des insurgés, se joignaient aux bandes armées, les commandaient parfois; qu'il avait déjà fait fusiller deux prêtres pour ces motifs et en agirait de même avec tout autre dont la culpabilité serait reconnue par les commissions d'enquêtes; par conséquent il engageait l'évêque, sous sa responsabilité personnelle, à user de tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour mettre un terme à cet état de choses, et à lui communiquer, le plus tôt possible, les copies des règlements qu'il aurait jugé convenable de prescrire (1). L'évêque malade et souffrant, ne pouvant

(1) Voir pour cela : Сборникъ распоряженій Графа Мих. Никол. Муравьева. — Вильно, ou : Recueil des règlements du comte Michel Nicolaïewitch Mouravïeff. Wilna, 1866.

pas satisfaire aussitôt à ces exigences, il lui persuada, par l'intermédiaire de l'abbé Niemeksza, un de ses agents, de demander un passeport et de faire un voyage aux bains de mer; en même temps, l'évêque étant déjà en route, il le fit arrêter en wagon à Dunabourg, par d'autres agents, et transporter à Viatka. Bien que l'évêque, avant son départ, eût confié l'administration du diocèse au vénérable prélat Bowkiewicz (Joseph), cependant *de fait*, depuis cette époque, c'était l'abbé Niemeksza, qui, indépendamment du vicaire de l'évêque, réglait définitivement toutes les questions dans un sens préjudiciable aux intérêts de l'Église.

Antoine Niemeksza était né en 1825 en Wolhynie ou en Podolie. Il débuta dans sa carrière religieuse en entrant au noviciat des PP. Dominicains de Vilna; passa ensuite au séminaire diocésain de cette même ville, et fut envoyé à Saint-Pétersbourg en qualité d'élève de l'Académie ecclésiastique; il travailla assidûment, acquit la connaissance des langues française, allemande et russe, fit de grands progrès dans le latin, et obtint le grade de maître en théologie. Aussitôt qu'il eut reçu les ordres sacrés, l'archevêque Hołowinski le nomma bibliothécaire et professeur-adjoint à la chaire d'histoire de l'Église et de droit canon. Sous le rectorat du prélat Antoine

Jakubielski, il obtint la même chaire comme professeur. Sous le rectorat de l'évêque Alexandre Bereśniewicz, vers 1860, il donna sa démission et retourna à Vilna. En 1863, il y occupait la place d'administrateur de l'église paroissiale de Saint-Jean, et de visiteur des couvents. Toujours disposé à briguer les faveurs des autorités supérieures, il plut de suite à Mouravïeff. L'œil perçant du général découvrit bientôt qu'un homme étincelant de science et de talents, de mœurs relâchées, ivrogne, avide d'honneurs et de richesses, pouvait devenir entre des mains habiles un instrument précieux ; Mouravïeff commença donc aussitôt à l'utiliser pour l'exécution de ses projets. Il l'envoya dans la prison des détenus politiques pour recevoir la confession des prisonniers, les pousser aux aveux, assister les condamnés, les accompagner au lieu d'exécution, au faubourg de Lukiszki. Quelquefois même on lui confiait des missions lointaines; aussi le voyait-on la nuit courir la poste, escorté de la police et des gendarmes, pour visiter les presbytères, les couvents, les simples prêtres; c'est ce qui le faisait redouter comme un oiseau de mauvais augure; car partout où il s'arrêtait, son passage était marqué soit par l'enlèvement d'un prêtre, soit par la fermeture d'une église, soit par la suppression d'un couvent ou la dispersion des religieux et des religieu-

ses, soit par des contributions et des amendes. D'autres fois on le voyait fraternisant avec des agents politiques, conférant avec eux, compulsant des rapports et des dénonciations, ou bien passant son temps en orgies avec des ecclésiastiques qu'il avait pervertis, et qui tous étaient d'abord dépouillés par lui, indignement trompés et ensuite perdus. L'attentat dirigé contre lui dans la prison des détenus politiques par un nommé Bankowski, qui, d'après son conseil, s'avoua coupable d'une tentative d'assassinat sur la personne de M. Domeyko, maréchal de la noblesse du gouvernement de Vilna, et qui bientôt après regrettant son aveu, car il ne le sauva pas de la potence, se jeta sur lui avec un clou affilé, lui servit de prétexte pour demander et obtenir des récompenses, proportionnées à son zèle et à son dévouement. En effet, le général Mouravïeff, qui récompensait largement lui-même et ses acolytes, commença à décorer et à enrichir l'abbé Niemeksza ; lui conféra l'ordre de Sainte-Anne de 2e classe, orné de la couronne impériale, l'éleva à la dignité de prélat sans même consulter l'autorité diocésaine, lui donna en viager la maison appartenant naguère aux PP. Franciscains avec un revenu de 2,000 roubles, et, ce qui flattait le plus son amour-propre, ordonna aux sentinelles de lui présenter les armes comme à un général ; il va

sans dire qu'il lui permettait de s'approprier une large part du butin provenant du pillage des églises et des couvents, ainsi que de l'assistance des déportés en Sibérie et des mourants, en route pour la Sibérie. Presque à vue d'œil l'abbé Niemeksza, récemment encore simple et pauvre, se métamorphosa en un prélat élégant et orgueilleux, étalant partout ses décorations et son faste. On vit sa maison se peupler d'une famille qu'on ne lui connaissait pas jusqu'alors, s'orner d'un riche mobilier; on vit ses écuries et ses remises se remplir de chevaux et de voitures de luxe. En même temps un orgueil infernal envahit son âme; jamais, depuis cette époque, il ne pardonna à qui que ce soit un regard méprisant, jamais il ne recula devant aucun moyen, si infâme qu'il fut, pour assouvir sa vengeance. Le jeune abbé Moczulski, vicaire de la cathédrale de Vilna, lui ayant soi-disant appliqué l'épithète de prélat de Mouravïeff, fut dénoncé par lui et, grâce à ses soins, exilé en Sibérie, où il mourut bientôt après. Il réussit à se former un parti, parmi les moscovites et parmi les siens, composé, d'une part, d'agents de police et de gendarmes, et d'autre part, de débauchés, d'ivrognes et de courtisans. Ce parti le défend encore maintenant contre le jugement de l'opinion publique, lui attribuant les plus belles actions, au mo-

ment même où il se vautrait dans les iniquités les plus abominables. Tandis que Mouravïeff, fier de ses exploits, contemplait orgueilleusement la ruine et la désolation du pays et traçait de nouveaux plans pour la destruction totale des gouvernements lithuaniens (1), se pavanait à Saint-Pétersbourg, ne sachant comment exagérer ses services, contre toute attente l'empereur lui-même le révoqua de la lieutenance des provinces lithuaniennes; mais l'agent ecclésiastique, dressé par lui, resta pour développer ses talents sous les successeurs de Mouravïeff.

Liste des prêtres des gouvernements lithuaniens condamnés à mort en 1863.

L'abbé *Stanislas Iszora*, vicaire de Zoludek, fusillé à Vilna, au faubourg de Lukiszki, le 3 juin 1863,

(1) Сборникъ распоряженій Гр. М. Н. Муравіева по усмиренію польскаго мятежа въ сѣверозападныхъ губерніяхъ 1863-1864 г. Составилъ Н. Цыловъ. Вильно 1866 г. ou Recueil des règlements du comte M. N. Mouravïeff, relatifs à la répression de l'insurrection polonaise, dans les gouvernements du nord-ouest en 1863-1865, par N. Tsiloff, Vilna, 1866; ouvrage très-curieux. Les lois formulées dans ces statuts ne pourraient pas servir de modèle même à un bourreau de l'Afrique ni du monde entier; cependant, c'est au moyen de ces lois qu'on fustige la pauvre Lithuanie jusqu'à présent; c'est la jurisprudence de l'homme-tigre.

pour avoir proclamé le décret du gouvernement national sur l'émancipation des paysans.

L'abbé *Raymond Ziemacki*, curé de Wawer, fusillé à Vilna le 5 juin 1863.

L'abbé *Adam Falkowski*, curé de Jaszczoły, fusillé à Lida le 22 juin 1863.

L'abbé *Ignace Rozgo*, fusillé à Dunabourg, le 28 juin 1863.

L'abbé *Isidore Norejko*, vicaire de Musiaty, fusillé à Telsze le 10 juillet 1863.

L'abbé *Hippolyte Siwecki* du diocèse de la Samogitie, fusillé à Szawle le 24 juin 1863.

L'abbé *Félix Juszkiewicz*, curé de Zemlany, pendu à Telsze le 20 juillet 1863.

L'abbé *Théophile Raczkowski*, vicaire de Nowe Miasto, fusillé à Kowno le 24 août 1863.

L'abbé *Dominique Perza*, vicaire d'Owunda, fusillé à Wilkomierz, en septembre 1863.

L'abbé *Antoine Gargas*, vicaire de Wornie, fusillé à Telsze le 19 octobre 1863.

L'abbé *Antoine Mackiewicz* du diocèse de Telsze, pendu à Kowno le 28 décembre 1863.

Dans le même espace de temps il y eut plusieurs dizaines d'exécutions capitales de personnes laïques.

Ce n'est qu'après l'exécution des prêtres que l'on en informait les autorités diocésaines.

Du chapitre de Vilna on déporta en Sibérie le chanoine Lipnicki, inspecteur du séminaire diocésain.

Dans le diocèse de Vilna, gouvernements de Vilna et de Grodno on ferma en 1864-65 les églises et les couvents suivants :

1864.

1. Le couvent et l'église des PP. Dominicains à *Troki*.

2. Le couvent et l'église des PP. Franciscains à *Vilna*.

3. Le couvent des PP. Bernardins à *Vilna*.

4. L'église à *Drohiczyn* auprès du couvent des sœurs Bénédictines, qui fut fermé en 1856.

5. Le couvent et l'église des PP. Bernardins à *Słonim*.

6. L'église faisant autrefois partie du couvent des Carmes à *Głębokie*, le couvent fut supprimé antérieurement.

7. Le couvent et l'église des PP. de Sainte-Marie à *Rosnia*.

8. Le couvent des chanoines de Saint-Jean de Latran à *Vilna*.

9. Le couvent et l'église des Trinitaires à *Vilna* (l'église fut transformée en église orthodoxe).

10. Le couvent des Dominicains à *Poporcie*.

11. Une chapelle à *Cycine*, faisant partie de la paroisse de Smorgonie.

12. Le couvent des Bernardins de Zarzecze à *Vilna*.

13. L'église paroissiale à *Molodeczno*.

14. L'église paroissiale à *Poporcie*.

15. L'église paroissiale à *Janopol* (district de Bialystok).

16. L'église paroissiale à *Bezdzierze* (district de Kobryń).

17. Une chapelle à *Klesin* (district de Wileyka).

18. Une chapelle à *Olany* (district d'Oszmiana).

19. Une chapelle au faubourg de *Snipiszki* à *Vilna*, faisant partie de l'établissement de Mme Dąbrowska.

20. L'église paroissiale à *Sadowa* (district de Bielsk).

21. Le couvent des sœurs de sainte Marie à *Vilna*.

22. Le couvent et l'église des Carmes de l'ancienne règle à *Zaswirze* (district de Swięciany).

23. Une chapelle au faubourg d'*Antokol* à *Vilna*, dans l'ancien bâtiment de l'Académie.

24. Une chapelle à *Bobin* (district de Dzisna).

1865.

25. Une chapelle à *Mańkowice* (district de Dzisna).

26. Le couvent et l'église des sœurs de charité à *Szczuczyn*.

27. Le couvent et l'église des Carmélites à *Vilna*.

28. Une chapelle à *Horodyszcz* (district de Vilna).

29. Le couvent et l'église des sœurs de la Visitation à *Vilna*.

30. Une chapelle à *Kopciówka* (district de Dzisna).

31. Une chapelle à *Kozłowsk* (district de Dzisna).

32. Une église à *Ozierce* (district de Dzisna).

33. Une église à *Rudawa* (district de Grodno).

34. L'église paroissiale à *Prużany*.

35. L'église paroissiale à *Sielce* (district de Prużany).

36. Une église à *Werejkowce* (district de Wołkowysk).

37. Une chapelle à *Kochanow* (district de Grodno).

38. L'église paroissiale à *Chołchle* (district de Vilna).

39. Une chapelle à *Chodorki*.

40. Une église à *Sucha Wola* (district de Sokółka).

41. Une chapelle id. id. id.

42. L'église paroissiale à *Stawy* (district de Brześć).

43. Une chapelle à *Glinciszki* (district de Vilna).

44. Une chapelle à *Mierzynowiec* (district de Bielsk).

45. Une chapelle à *Krougla* (district de Bielsk).

46. L'église paroissiale à *Wielka Brzostowica*.

47. L'église du gymnase, anciennement des PP. Dominicains à *Grodno*.

48. Une chapelle à *Miedniki* (district de Vilna, dans laquelle a reposé pendant quelque temps le corps de saint Casimir).

49. Une chapelle à *Strawienniki* (district de Troki).

50. L'église paroissiale à *Olszewo* (district de Słonim).

51. Une chapelle à *Sokołowo* (district de Słonim).

52. Une église à *Rudnia* (district de Słonim).

53. Une chapelle à *Reginow* (district de Słonim).

54. Une chapelle à *Grudopol*, id. id.

55. L'église de l'hôpital Sawicz à *Vilna*, où le

service divin n'est autorisé qu'aux jours de fêtes pour les malades.

56. La chapelle de la prison à *Swięciany*.

57. L'église paroissiale à *Bystrzyca* (district de Vilna).

58. Une église à *Ponizow* (district de Dzisna).

59. Une église à *Pieresłow* (district de Dzisna).

60. Une chapelle à *Kienia* (district de Vilna).

II

1865 — 1866.

Vers les fêtes de Pâques de l'année 1865, Constantin Petrowitch von Kaufmann fut nommé gouverneur-général de Vilna.

Étienne Theodorowitch Panioutine exerçait les fonctions de gouverneur civil.

Le diocèse de Vilna était administré par le prélat Joseph Bowkiewitch et le fut après sa mort par l'administrateur Pierre Zylinski, prélat.

L'administration du nouveau gouverneur-général von Kaufmann présentait un tout autre caractère. On se félicitait d'abord de sa nomination. Il était d'origine juive, et appartenait au culte protestant; mais, grâce à ses antécédents et à la circonstance d'avoir eu une mère polonaise, il semblait justifier l'espoir qu'on mettait en lui. Mais cette illusion ne fut

pas de longue durée. Ce personnage, moins actif, énergique et capable, que son prédécesseur, permit d'entrer en action à tout un cortége de terribles agents mandés par le comte Mouravïeff, ainsi qu'à une nuée de libéraux moscovites venue un peu plus tard. Toute cette multitude avait pour chef M. Katkoff, le vainqueur de Hertzen. M. Katkoff était pour ainsi dire autorisé par le gouvernement à représenter une révolution tolérée, dont les vues s'accordaient parfaitement avec l'absolutisme de toutes les Russies. Il réussissait parfois à se mesurer avec avantage même avec ceux que le czar honorait de sa confiance absolue. Au moyen de la *Gazette de Moscou*, rédigée par lui, il tourmenta le grand duc Constantin, frère de l'Empereur; renversa M. Golowine, Ministre de l'Instruction publique, triompha du publiciste Sehedo-Ferotti et des rédacteurs modérés de la presse russe. Il excitait et stimulait les gouverneurs généraux et les gouverneurs envoyés avec la mission spéciale d'opérer la destruction des gouvernements lithuaniens; il traçait avec la plume ce qu'il engageait les autres à exécuter en action, et portait témoignage de leur patriotisme, en leur en reprochant le manque. Même le comte Mouravïeff lui payait son tribut. Les agents subalternes envoyés en Lithuanie comptaient avec

lui, et tâchaient de mériter son approbation; tels étaient par exemple M. Nowikoff, inspecteur du gymnase de Kowno, qui faisait distribuer dans les écoles paroissiales des caricatures du Saint-Père, ainsi que des brochures tournant en ridicule la religion catholique; ou bien M. Raczyński, qui, dans le *Courrier de Vilna*, organe du gouvernement, appliquait le nom de temple païen à la cathédrale de Vilna et disait que les reliques des saints n'étaient que des os brisés, les images des saints des idoles, les prêtres des démons, les catholiques des assassins et des coquins. En même temps il tenait en laisse les plus ardentes phalanges de ses révolutionnaires et les dissuadait de toute espèce d'agitation, en leur représentant que jamais aucune voie de conspirations ni d'explosions révolutionnaires ne leur offrirait une perspective de fortune rapide semblable à celle que l'Empereur lui-même leur avait offerte en dépeuplant le Caucase, en chassant les Tartares de la Crimée, et présentement en exerçant sa vengeance aux dépens des gouvernements lithuaniens. C'est ainsi qu'une avalanche de révolutionnaires, de nihilistes, de libéraux, semblables à des bandes de loups ou à des nuées de sauterelles fondit sur la malheureuse Lithuanie pour s'engraisser, s'enrichir, et s'emparer des biens de la noblesse détruite. Par

conséquent il n'y a rien de surprenant qu'un poltron avéré, comme l'était le général von Kaufmann, se crût dans la nécessité de compter avec eux, leur donner des places et leur suggérer les moyens d'un gain lucratif. C'est pourquoi on s'adonna plus que jamais au pillage, à l'appauvrissement du pays, à la russification et à la conversion forcée au rite orthodoxe, et l'on vit poindre une époque plus vexatoire peut-être que le gouvernement de la terreur introduit par Mouravïeff. En effet, autant il y avait de commandants militaires, d'arbitres, d'agents envoyés en mission spéciale, autant, pour ainsi dire, on comptait de cabinets de Mouravïeff, de foyers d'oppression, de petits tyrans. Et comme le nombre de ces agents était très-considérable, il en résulta que presque tous les habitants, même les plus inoffensifs, se trouvèrent atteints, soit dans leur propriété, soit dans leur religion, soit dans leur liberté; les uns pour des faits anciens, relatifs à l'insurrection, les autres en qualité de parents, d'amis ou de correspondants des condamnés politiques, d'autres encore pour des motifs imaginaires.

Sous le gouvernement du général von Kaufmann on nomma une commission pour les affaires de l'Eglise catholique, présidée par Alexis Petrowitch Storozenko, avec Lucas Nikolaïewitch Antropoff

pour secrétaire. Le président réclama l'assistance de l'abbé Bronislas Zauścinski, prêtre jeune, inconséquent et doué d'une intelligence très-médiocre; mais s'apercevant de son erreur il se ravisa bien vite, et amena lui-même de Pskow un apostat endurci, l'ex-prêtre Kozłowski, un homme assez instruit, laborieux, et rempli de mauvais vouloir. Cette commission traçait des projets pour la persécution de l'Eglise catholique, dont une partie devait être aussitôt mise en exécution et une autre plus tard. La première comportait:

1° La confection des listes statistiques de fidèles dans les paroisses catholiques, d'après lesquelles la commission permettait d'y célébrer le culte catholique ou bien les fermait et les transformait en églises orthodoxes; ces listes étaient dressées par les chefs de la police des districts nommés *isprawnik* et par leur subordonnés les *pristaw*, ainsi que par les popes.

2° La conversion au rite orthodoxe des uniates, qui, lors de la persécution soulevée contre eux par l'archevêque métropolitain Siemaszko en 1839 avec le concours de Hołubowicz, Maleszewski, Zubko, Zelezowski, Tupalski, etc., réussirent à échapper à l'orthodoxie en se faisant inscrire sur les listes des fidèles faisant partie de l'Eglise catholique.

3° Le projet de la suppression du diocèse de Minsk, exécuté plus tard sous l'administration du gouverneur-général Potapoff.

4° La suppression des confréries religieuses.

La seconde partie des projets, celle qui devait être prochainement mise en exécution, c'était :

1° L'introduction de la langue russe dans le culte catholique.

2° La suppression de l'autorité administrative des curés dans les paroisses et la transmission de cette autorité aux syndics.

3° La réorganisation des consistoires en y introduisant des procureurs du gouvernement.

4° La réorganisation des séminaires en attendant leur suppression totale.

5° La réorganisation de l'académie ecclésiastique catholique à Petersbourg en attendant sa suppression définitive et son remplacement par les facultés théologiques des universités.

Le gouverneur-général von Kaufmann donna lui-même le signal de la persécution religieuse, en ordonnant l'exécution du deuxième article des règlements de la commission pour les affaires de l'Église catholique ; d'après lequel ceux des anciens uniates qui réussirent à échapper à la terrible persécution, soulevée contre eux par l'archevêque métropolitain

Siemaszko, en se faisant inscrire sur les registres des paroisses catholiques, devaient être forcés à embrasser l'orthodoxie. Dans le but d'exécuter cet ordre on nomma une infinité de commissions, composées de commandants militaires, de popes, et de la police rurale; ces commissions ne se renfermaient nullement dans les limites prescrites par l'ordonnance, mais s'en servaient comme d'un prétexte pour se ruer sur tous ceux qui leur tombaient sous la main, sur la noblesse, la population rurale et même sur les ecclésiastiques.

On faisait donc des invasions dans les domaines de la noblesse, et on a dû la soumettre aux plus grandes exactions, pour qu'on ait vu des hommes comme M. Bielinski, maréchal de la noblesse de Troki, le prince Nicolas Radziwill, le prince Bronislas Drucki Lubecki, les deux frères, princes Mirski, MM. Despot Zenowicz, Constantin Wojniłłowicz, etc., finir par embrasser l'orthodoxie et se déclarer apostats. On usait de moins de cérémonies envers la petite noblesse; ainsi, pour prendre un exemple, le général Kaladeïeff, lui ordonna de se réunir sur la place publique du chef-lieu du district, et d'y attendre son arrivée pendant douze heures au moins; après quoi ces malheureux durent prêter l'oreille aux instigations les plus machiavéliques;

comme elles ne produisaient aucun résultat, ils furent soumis aux plus grossières injures, aux plus ignobles railleries, aux traitements les plus cruels et finalement dispersés; en effet la peur, le découragement et l'impatience poussée jusqu'au désespoir, voilà les moyens mis en jeu par les apôtres de l'orthodoxie pour la réussite de leur propagande. Cependant la noblesse qui restait fidèle à sa foi en était punie de toutes les manières possibles; ainsi elle était spoliée dans le partage des terrains par les arbitres et les géomètres; elle perdait toujours ses procès dans toutes les juridictions; il n'y avait pour elle (on en convenait) ni loi ni justice; et la moindre apparence, le moindre prétexte suffisaient pour la livrer à toutes sortes de vexations.

Ainsi par exemple un incendie s'étant déclaré à Wileyka, chef-lieu de district, on s'empressa de l'exploiter de la manière suivante. On persuada une vieille femme, qu'on ramassa dans la rue, dans un état d'ivresse absolue, d'avouer qu'elle avait occasionné cet incendie volontairement, et qu'elle l'avait fait sur l'instigation d'un propriétaire, M. Swidzinski. On institua à Vilna une commission d'enquête spéciale pour les incendiaires, sous la présidence du colonel Losïeff; on fit un signe à Katkoff, et celui-ci publia immédiatement dans sa *Ga-*

zette de Moscou, en appuyant beaucoup sur ce fait, qu'on venait de découvrir dans les gouvernements lithuaniens une terrible bande d'incendiaires, parmi la noblesse polonaise. La presse libérale russe colporte cette horrible nouvelle sur toute l'étendue de l'empire. On arrête MM. Swidzinski, Chodźko et beaucoup d'autres propriétaires, en les traitant de malfaiteurs dangereux; ils sont emprisonnés pendant un an et plus, dépouillés, tourmentés et même battus. Or, comment finit toute cette affaire? Le général Zacharie Manioukine, qui administrait la partie militaire sous les ordres immédiats du gouverneur-général, visita par hasard l'hôpital militaire de Vilna; il y rencontra M. Swidzinski, malade et couvert de blessures à la suite des coups qu'il avait reçus; il écouta sa déposition et ayant appris les détails des procédés de la commission, il s'y rendit aussitôt, et faisant extraire la malheureuse vieille femme des souterrains où on l'avait jetée il lui commanda d'avouer toute la vérité; ainsi il suffit d'un peu d'honnêteté et de justice pour se convaincre de l'insigne fausseté de cette alarme artificielle. Bientôt après l'infâme commission fut licenciée. Mais la honte et l'ignominie, ainsi que les détails des démarches des misérables agents, allèrent s'engloutir avec leurs autres crimes, dans l'abîme mystérieux, où le gou-

vernement moscovite engouffre tous ses indignes procédés envers les Polonais et les catholiques, qu'il n'oserait soumettre ni au jugement de Dieu ni à celui des hommes.

On peut aisément juger, d'après la manière d'agir envers la noblesse, quels étaient les procédés vis-à-vis les paysans. On les flattait en leur accordant la propriété des terres qu'ils cultivaient, on tâchait de les satisfaire dans le partage des terrains appartenant aux nobles, ainsi que dans tous leurs démêlés avec ces derniers, mais lorsque des hommes comme le général Kaladeïeff, le lieutenant prince Chowański, le tartare Jakubowski, le juif Smoleński, agent subalterne de la police rurale dans le district de Swięciany, leur imposaient l'orthodoxie, ils ne mettaient en jeu que la force brutale, la ruse, la cruauté et l'intimidation. On les réunissait pour la plupart en bandes nombreuses qu'on entourait de cosaques et de soldats armés; en même temps on mettait en évidence les instruments de supplices et de tourments. Chose surprenante, dans cet apostolat les ecclésiastiques orthodoxes étaient en minorité ; on ne faisait pas la moindre allusion à la différence des dogmes des deux religions alors en présence, au caractère distinctif de la foi grecque et orthodoxe ; il n'y avait pas l'ombre même d'une propagande quelconque ; c'étaient

tout simplement des exhortations politiques, et des attaques violentes de la part des commandants militaires, des agents, des hommes de la police, qui ne professaient nullement la foi orthodoxe et qui même, pour la plupart, n'en professaient aucune. Dans ces exhortations on rappelait aux paysans, sur tous les tons possibles, la grâce de Sa Majesté, qui avait délivré les paysans de la tyrannie des seigneurs et des nobles et leur faisait don des propriétés de ces derniers : on les engageait à se montrer reconnaissants envers leur tout-puissant bienfaiteur, à prévenir ses désirs et à s'unir avec lui dans l'unité de la foi orthodoxe. De leur côté les paysans, lorsqu'on voulait bien les entendre, répondaient qu'ils reconnaissaient la grâce de Sa Majesté, qu'ils vénéraient l'Empereur, l'aïmaient et lui étaient reconnaissants ; qu'ils prouvaient ce sentiment en payant régulièrement les impôts, en se prêtant volontairement au recrutement de l'armée, en accomplissant strictement tous leurs devoirs de sujets, mais qu'ils voulaient adorer Dieu et le servir d'après les préceptes de la sainte religion catholique. Après ces exhortations et ces répliques on avait quelquefois recours à la ruse et ensuite aux menaces et aux cruautés. Ainsi il arrivait parfois qu'un commandant militaire, comme par exemple le prince Chowański, se plaçait devant un groupe de

paysans et leur reprochait de ne pas prier pour l'Empereur. — « Au contraire, » répondent-ils, « nous prions pour lui chez nous et dans nos églises, « nous-mêmes et avec nos prêtres. » — « Eh bien, « priez maintenant ! » Les paysans se mettent à genoux et commencent à prier. Chowański fait distribuer des cierges aux hommes agenouillés, ils prient encore. Soudain Chowański leur ordonne de cesser leurs prières, et circulant parmi les groupes des paysans agenouillés il les félicite d'être devenus orthodoxes, du moment qu'ils ont prié pour l'Empereur en tenant dans leurs mains des cierges bénis dans une église russe. Des scribes s'empressent alors d'inscrire leurs noms sur les registres des orthodoxes ; les soldats et les cosaques se servant, les uns de leurs armes, les autres de leurs fouets, sans égard aux supplications, aux larmes et aux lamentations, les font entrer de force dans l'église russe, où ils sont accueillis par les popes, qui, soit en leur donnant la communion, soit en relisant les registres fraîchement élaborés, confirment définitivement leur conversion. Tous ceux qui résistaient, ou réussissaient à s'échapper étaient traqués, poursuivis, et une fois tombés au pouvoir des persécuteurs ils étaient fouettés, martyrisés, quelquefois même arrosés d'eau froide et enfermés dans une glacière ; les femmes et les jeunes

filles étaient plongées dans des cloaques. Chaque agent inventait et exécutait des tortures, quelquefois d'après ses instincts mongols et toujours d'après son libre arbitre. La majorité des paysans sortait victorieusement de ces épreuves, quelquefois même avec l'intime consolation d'avoir héroïquement confessé la foi ; cependant il y en avait encore beaucoup qui, tourmentés trop longtemps et trop cruellement, partagés entre la crainte de Dieu et celle d'un agent, toujours prêt à se porter aux dernières extrémités, et irresponsable pour tous les actes d'oppression et de persécutions même les plus odieux, il y en avait beaucoup, dis-je, qui faiblissaient et finissaient par succomber. C'est ainsi que dans la paroisse de Podbrzezie, dont le curé se transforma en pope orthodoxe, et l'église, en une église russe, et qui comptait 5,201 paroissiens catholiques, on réussit à en porter 1,400 sur les registres des orthodoxes. Dans la paroisse de Bystrzyca de 2,304 catholiques on en retrancha 638. Dans la paroisse de Szumsk sur 2,444 catholiques 673 furent inscrits sur les registres des orthodoxes. Dans la paroisse de Rukoynie qui comptait 4,175 paroissiens, ce nombre fut diminué d'un millier environ. Dans la paroisse de Rudomina, sur 4,367 catholiques on en enleva 700. Ainsi dans les cinq paroisses les plus rapprochées de Vilna, et qui

comptaient ensemble 18,467 catholiques, on en fit passer à l'orthodoxie 4,412. Malgré la minorité des nouveaux convertis et la grande majorité des catholiques qui restèrent fidèles à leur foi, on transforma les églises en églises russes. L'église de Bystrzyca le 5 décembre 1865, l'église de Szumsk, le 9 janvier 1866, l'église de Podbrzezie, le 3 avril 1866, l'église de Rukoynie, le 20 avril 1866, l'église de Rudomina, le 9 mai 1866. Grâce à ce procédé, les catholiques, bien qu'ils fussent en majorité, ne pouvaient plus baptiser leurs enfants, célébrer leurs mariages, enterrer leurs morts dans les églises de leurs pères, transformées en églises russes, et ils ne furent inscrits sur aucun des registres des autres paroisses catholiques; en même temps on défendit aux prêtres, qui demeuraient dans leur voisinage, de leur rendre les devoirs religieux. Ainsi les catholiques de ces paroisses furent condamnés à se passer d'églises et de prêtres : ils durent se résigner à une vie errante, d'autant plus sensible, que les églises catholiques, les plus rapprochées de leurs villages, en étaient souvent éloignées de plusieurs lieues, et quelquefois même d'une dizaine et plus. Telle était l'origine de ces excursions mystérieuses et touchantes, de ces migrations des paysans et des paysannes à Vilna, où on trouvait encore de bons prêtres pour

se confesser, baptiser un enfant et pour prier à la manière des catholiques. Plus d'une mère, après avoir accompli ce pèlerinage, à travers des forêts, par des sentiers étroits, pour éviter les grandes routes, avec un enfant dans ses bras, exposé au froid, aux bourrasques de neige et à toutes les intempéries d'une saison rigoureuse, retourna chez elle heureuse et satisfaite avec son enfant baptisé ; mais plus d'une aussi ne revint dans sa maison qu'en pressant contre son sein le cadavre de son enfant, un petit ange au ciel. A Vilna même il fallait éviter une nuée d'agents de police, qui arrêtaient ces pèlerins et ces pèlerines et les faisaient entrer par force dans des églises russes où on baptisait leurs enfants d'après le rite orthodoxe, sans égard aux larmes des mères et au désespoir des pères. Tout ce que nous avons dit par rapport à plusieurs églises seulement, à cause des données statistiques bien certaines, ainsi que sur les pèlerinages secrets aux grands centres de la population, tout cela se pratiquait, avec le changement seulement de personnes et de lieux, sur toute l'étendue du pays livré à la persécution, tout, jusqu'à la résistance plus ou moins sérieuse d'un peuple soumis et patient, justement irrité par la suppression de ses églises.

Lorsqu'il fut décidé de transformer l'église pa-

roissiale de Krasne (district de Wileyka) en église russe, le commandant militaire fit appeler le sacristain et lui ordonna de remettre les clefs de l'église; « je ne les ai pas, » répondit le sacristain. — Pressé de questions, il ajouta : « Je ne les ai pas, ma fille les a déposées quelque part. » Le commandant militaire réitéra ses ordres à la jeune fille, et, en apprenant par elle-même que, pénétrée de douleur à la suite de la fermeture de l'église, elle en avait jeté les clefs à l'eau, il la menaça d'abord et la martyrisa ensuite cruellement. La jeune fille supporta tous les tourments, mais ne rendit pas les clefs. En attendant, l'alarme fut donnée et le peuple se rassembla. Le commandant militaire, n'ayant pu obtenir les clefs, ordonna aux cosaques d'enfoncer la porte de l'église; mais le peuple leur barra le chemin et s'opposa à l'exécution de cet ordre. Le jour suivant, le commandant militaire se présenta devant la porte de l'église avec une centaine de soldats, mais le passage en était déjà intercepté par une population nombreuse qui criait : « Vous n'entrerez « dans l'église qu'en passant sur nos cadavres. » Le commandant militaire ordonna aux soldats de se retirer. Bientôt après, M. Snidko, maréchal de la noblesse du district, ne jouissant pas d'une très-bonne réputation, fut envoyé de Vilna; il obtint les

clefs, pacifia le peuple, et remit l'église aux autorités locales.

Dans la paroisse N, située dans le district de Dunabourg, en Livonie, le peuple se réunit en grand nombre pour assister au service annuel de quarante heures, qu'on devait commencer à célébrer, et bivouaquait autour de l'église, comme c'était son habitude. Le *pristaw* (officier de police rurale) mécontent de ce rassemblement nombreux du peuple, arrive au presbytère et déclare au curé que le gouvernement n'entend pas tolérer des attroupements pareils, et que par conséquent, en son nom, il lui défend de célébrer l'office divin et l'engage sévèrement à s'adresser au peuple en l'invitant à se disperser et à rentrer dans ses foyers. Le curé épouvanté représente en effet à ses paroissiens la nécessité de se retirer. Le peuple écoute tranquillement son curé, mais s'informe en même temps où se trouve le *pristaw*. Il se rend ensuite à l'auberge où ce dernier s'était arrêté, l'entoure de toutes parts, demande à parler au *pristaw*, et le prie de révoquer sa décision; le *pristaw* se met en colère, ne cède pas, et ajoute au contraire que telle est la volonté de l'Empereur. — « Tu mens, » lui crie-t-on de toutes parts, et l'un des paysans, prenant la parole, s'exprime en ces termes : « Tu mens,

« ce sont tes propres paroles! — car en effet, « quand il s'agissait encore récemment d'arrêter « les insurgés, c'est à nous que l'on s'adressait; c'est « encore nous autres qui devons payer les impôts « et fournir les charrettes de transport; c'est nous « qui subissons toutes les charges, et lorsque nous « voulons prier conformément au rite de notre « sainte religion, tu nous dis que l'Empereur nous « le défend; encore une fois tu mens! » Et on le serrait de plus près. Tout à coup un cri se fait entendre : « Noyons-le! » — « Noyons-le! » répète la foule, et se ruant sur lui, elle le portait déjà vers le lac voisin, lorsque soudain le curé, courant à travers champs, arrive hors d'haleine, arrête le peuple, le harangue, délivre le *pristaw* et lui conseille de s'éloigner. Réunissant ensuite ses paroissiens, il célébra solennellement l'office divin; quant aux autorités supérieures, qui n'approuvent pas toujours le zèle infructueux de leurs agents, elles jugèrent convenable, pour cette fois, de ne pas soulever l'incident qui venait d'avoir lieu, et de le vouer, au contraire, à l'oubli.

Ni les églises, ni les prêtres catholiques n'échappaient au pillage, à l'oppression, à la persécution. Les églises transformées en églises russes devaient toutes d'abord subir la profanation du vol et de la

dévastation. Entrez dans la cathédrale de Vilna, et priez le gardien du trésor de vous conduire au-dessus de la sacristie et de vous montrer l'héritage, légué à cette mère des églises par ses filles, que la force brutale lui avait enlevées. Il arriva une fois qu'un jeune prêtre, en traversant Vilna, s'y arrêta, et la vue de ce bazar d'objets sacrés, de ces pauvres débris, parmi lesquels on n'apercevait pas un seul calice, pas un ostensoir, pas une image représentant une valeur quelconque; où l'on ne trouvait ni vêtements sacerdotaux, ni livres de messe, ni linge d'une certaine fraîcheur; cette vue, lui arracha des larmes; mais un saint vieillard, le Père Januszewitch, pénitencier de la cathédrale, appartenant à l'ordre des PP. Bernardins, s'approcha de lui en disant : « Ne pleure pas, mon père, ces églises « nous ont légué des âmes saintes, éprouvées par le « feu, je les ai vues, notre mère est encore riche; « ne pleure pas, mon père. » Quant aux églises qui échappèrent à la persécution, on y défendit :

1° Les processions en dehors de leurs murs pendant la Fête-Dieu et la semaine des Rogations, ainsi que les processions du dimanche autour des églises;

2° Les services de quarante heures et toutes les grandes solennités aux jours des fêtes principales;

3° Les convois funèbres et les enterrements somptueux, ainsi que la publication des lettres après décès;

4° La liberté de prêcher et d'expliquer le catéchisme;

5° La réparation des églises, des chapelles et des cimetières;

6° La pose et la réparation des croix.

En outre, dans ces mêmes églises catholiques, le prêtre avait toujours soit un gendarme, soit un agent de police à ses trousses, qui avait pour mission de le surveiller, afin de s'assurer s'il célébrait avec solennité les jours de gala, s'il chantait la prière pour l'Empereur et sa famille, s'il lisait son sermon d'après Białobrzeski ou Filipecki, s'il n'y avait point de prêtre étranger à l'église; en même temps il l'espionnait en dehors de l'église, pour savoir qui était venu au presbytère, si le visiteur y était demeuré longtemps, si le curé lui-même ne s'était pas absenté, s'il n'avait pas franchi les limites de sa paroisse; et, s'il lui arrivait de s'écarter d'un seul pas de l'étroit sentier de l'esclavage, il pouvait s'attendre immédiatement à une dénonciation, à une enquête, à une amende. En attendant, à Vilna même, aux présentations officielles, le gouverneur-général réprimandait le clergé supérieur et lui reprochait le prosély-

tisme; chaque prêtre, chassé de place en place, devait essuyer des reproches de prosélytisme de la part de M. Panioutine, gouverneur civil, comme si c'était un péché mortel. Dans les campagnes, les agents de l'orthodoxie jetaient le prosélytisme à la face des curés; enfin il paraît que le mot *prosélytisme* était à l'ordre du jour et qu'on avait décidé à l'unanimité de peser là-dessus, afin de diminuer le zèle des ecclésiastiques.

On n'épargnait pas non plus aux pauvres prêtres les humiliations publiques, et les railleries les plus grossières. Aux présentations officielles, pendant lesquelles les différents états se réunissaient au palais, le gouverneur général s'arrangeait de façon, qu'après avoir salué tout le monde, il s'adressait en dernier lieu au petit groupe des ecclésiastiques. Le général Kaladeïeff les insultait à chaque occasion. Le gouverneur-général von Kaufmann envoya des officiers d'état-major dans les districts, avec la mission spéciale de visiter les églises, les paroisses et les presbytères. Un de ces messieurs, en parlant d'un prêtre du district de Troki, s'exprime ainsi dans son rapport officiel : « Il est vrai qu'il n'a commis aucune « mauvaise action, mais il a une physionomie sus- « pecte. » — C'était plus que suffisant pour que le général von Kaufmann renvoyât immédiatement le

prêtre de sa paroisse. Un autre écrit, dans son rapport, que : « Le prêtre en recevant les confessions « était assis dans son confessionnal et ne se leva pas « lorsqu'on chantait la prière pour le czar. » — Cette dénonciation valut au prêtre un exil en Russie. Un troisième, le lieutenant-colonel Sambykine, parcourait le district de Poniewieź, du gouvernement de Kowno, et insultait les prêtres dans leurs propres maisons, et, ce qui est un fait incontestable, il en frappait même quelques-uns, et les expédiait ensuite au chef-lieu du district avec tous leurs serviteurs et les femmes de ces derniers ; là il leur ordonnait d'attendre son arrivée. Le peuple, dévoué à sa religion, voyant ce qui se passait, suivait les voitures des prêtres, et le nombre des fidèles s'augmentait de plus en plus ; de sorte que les prêtres du district, leurs serviteurs et le peuple, au nombre de plusieurs mille, se trouvèrent réunis au même endroit. Enfin Sambykine arrive ; il amène des musiciens sur la place publique de Poniewieź, fait ranger les prêtres sur un rang, vis-à-vis d'un autre rang de femmes, ordonne à la musique de jouer, et aux prêtres de danser avec les femmes. A la vue de cet outrage odieux, le peuple, saisi d'horreur, se jette sur Sambykine et Dieu seul connaît le sort qu'il lui aurait réservé, si l'honorable commandant militaire de cette localité

ne fût intervenu à temps pour le délivrer des mains du peuple exaspéré; il l'arrêta devant tout le monde, lui demanda son épée, et invita le peuple à se retirer en renvoyant en même temps les prêtres chez eux. La scène change maintenant et le drame ne finit pas encore. Le commandant militaire emmène Sambykine de la place du marché et le fait entrer dans sa maison. Une conversation très-vive s'engage aussitôt. Sambykine reproche au commandant militaire son intervention; ce dernier s'excuse en disant qu'il ne pensait qu'à le sauver; Sambykine se fâche d'avoir été arrêté publiquement; le commandant lui représente les suites vraisemblables de ses actes: la mort, ou tout au moins l'effusion de sang; la dispute s'envenime. En attendant, la femme du commandant, encore malade des suites de ses couches, entend d'une chambre contiguë, que son mari, habituellement calme et tranquille, commence à s'échauffer par la dispute, et redoutant les suites de ce démêlé elle sort de sa chambre, mais sa faiblesse la trahit, elle trébuche sur le seuil et tombe au milieu des deux antagonistes. Sambykine furieux se retire et quitte la ville. Le commandant fit son rapport au gouverneur général et attendit sa réponse; il l'attendit jusqu'à ce que sa femme mourût, et que lui même fut destitué. Quant à Sambykine, pleinement justifié,

il poursuivit paisiblement le cours de ses exploits, en quête de nouveaux lauriers.

Pour relâcher, pour rompre même les liens sacrés qui unissaient les ecclésiastiques aux paroisses et aux fidèles, on avait encore recours à d'autres moyens. Ainsi les curés assermentés étaient envoyés les uns après les autres, soit pour administrer d'autres paroisses, soit pour y exercer les fonctions de vicaires. Les curés avancés en âge étaient privés de leurs vicaires, afin que l'exercice de leur ministère leur devînt à peu près impossible. Quant aux vicaires, on les chassait de place en place pour leur ôter la faculté de s'habituer à un endroit, pour les appauvrir et les décourager. Aussi, en peu de temps, grâce à ces manœuvres, tous les ecclésiastiques furent déplacés, beaucoup d'entre eux durent résigner totalement leurs devoirs paroissiaux, les uns restaient sans asile dans les grandes villes, les autres demeuraient dans leurs familles en attendant qu'on leur trouvât, qu'on leur inventât, pour ainsi dire, une place quelconque. Il y avait encore à Vilna un couvent de Carmes, avec une église sous l'invocation de tous les Saints, qui servait de lieu d'asile à quelques vieux religieux et à plusieurs ecclésiastiques disgraciés, faisant partie du clergé séculier. C'est dans ce couvent qu'on entassait tous les prêtres, révoqués de leurs places,

à cause de leur zèle; c'est là qu'on trouvait le curé chassé de sa paroisse, et avec lui, le vicaire, non encore abruti par sa vie nomade et qui, transporté à un nouveau poste y travaillait avec une ardeur nouvelle. On y rencontrait aussi le prêtre qui, dans son confessionnal, sacrifiait régulièrement plusieurs heures par jour à ses pénitents; celui qui continuait à enseigner le catéchisme, qui veillait avec zèle au culte du Seigneur et soignait les fidèles avec dévoûment; celui que le peuple respectait et qui jouissait d'une certaine popularité. On les plaçait tous dans ce couvent sombre et malsain, où chacun d'eux occupait une toute petite chambre et quelquefois même un coin dans cette chambre. Là, personne n'avait soin ni de leur nourriture, ni de leurs besoins; enfermés déjà sous les verrous de la porte du couvent ils l'étaient encore une fois dans leurs cellules comme des prisonniers : on ne leur permettait pas même d'aller à l'église. C'était donc une prison pour les ecclésiastiques; elle était placée sous l'autorité immédiate du prélat Niemeksza et, grâce à lui, se trouva bientôt dans un état tel, que les prisons des voleurs et des assassins offraient plus de confort et de bien-être. Avec le nombre toujours croissant des ecclésiastiques livrés à la persécution s'augmentait aussi le nombre de ces affreuses prisons.

On en installa de nouvelles dans le couvent des dominicains à Niéswieź, dans le couvent des franciscains à Grodno, et au presbytère de Bobrusyk. Dans l'*ordo* de l'année 1871, l'administrateur du diocèse de Vilna plaça les malheureuses victimes qui y souffraient le purgatoire dans la catégorie des *détenus pour vices*. C'est à ce titre que, dans l'année citée plus haut, figuraient 28 détenus dans le couvent des Carmes à Vilna, 3 dans le couvent des Franciscains à Grodno, 7 à Bobruysk, 20 à Niéswieź; à Minsk, 10 prêtres révoqués de leurs fonctions : en tout 71 ecclésiastiques. En fait de couvents de femmes il ne restait plus à Vilna que le couvent des sœurs bénédictines, avec une église, sous l'invocation de Sainte-Catherine. On entassa dans ce couvent les religieuses des autres ordres : les Carmélites déchaussées, les religieuses de Sainte-Marie, les Bernardines (de Zarzecze), les sœurs de Charité. De cette manière on établit pour ainsi dire une autre prison pour les religieuses; trop étroite pour un si grand nombre, rendue plus étroite encore dans la suite lorsqu'on enleva aux Bénédictines leur jardin, ainsi que la maison et la place qui leur appartenaient pour élargir la rue et embellir la ville. Le prélat Niemeksza, en qualité de visiteur des couvents avait une autorité supérieure sur cet essaim de religieuses de différents ordres.

Au déclin de sa vie, le prélat Joseph Bowkiewicz, que l'évêque Krasiński nomma son vicaire avant de partir pour l'exil, devait tant bien que mal remédier à ce déplorable état de choses. C'était un homme plein de foi, vieilli dans l'exercice des charges ecclésiastiques, et un de ceux, parmi le haut clergé catholique, qui connaissait le mieux la loi, l'histoire et les traditions de l'Église qu'il chérissait. Habitué à n'avoir que la loi, la vérité et la probité pour règle de sa conduite, il se vit tout à coup débordé par le mensonge, l'iniquité et une déloyauté infâme. Il résistait à la brutalité de la force destructive par le *non possumus* conservateur. Au milieu de l'oppression des autorités et de leurs agents, il voyait déjà l'étendard de la désobéissance et de la révolte soulevé dans le camp même des ecclésiastiques. Le prélat Niemeksza, rempli d'audace, mais n'osant pas encore dévoiler ses vues, l'avait déployé et s'abritait sous ses plis. Cependant au fur et à mesure de l'augmentation de ses richesses, et de l'assistance de plus en plus visible que lui offrait l'autorité, il se hasardait peu à peu, tout en gardant son masque, à multiplier le nombre des ecclésiastiques nuisibles à l'Église. Il commença par recruter un parti, composé d'abord de prêtres inconséquents et frivoles, qui, de concert avec lui, donnaient l'exemple de

l'ivrognerie et de la débauche, et ensuite de prêtres ambitieux, voulant à tout prix sortir de l'ombre, s'élever subitement comme ces hommes que les révolutions, même celles qui servent d'instrument à l'absolutisme, ramassent quelquefois dans la poussière et dans la boue, pour les élever tout à coup aux plus hautes dignités. L'exemple du relâchement des mœurs, parti de Vilna, réveillait ça et là des échos dans les diocèses voisins. A Minsk, on commença à parler de Zauscinski et de plusieurs autres prêtres, qui s'étaient révoltés contre la discipline ecclésiastique, ainsi que de Ferdinand Senczykowski, arrivé là du diocèse de Mohilew, qui fut juridiquement condamné pour crimes capitaux, mais qui échappa à l'exécution de la sentence en promettant de se dévouer à la cause de l'orthodoxie et de nuire de toutes ses forces à l'Église catholique. D'autre part, l'exemple de l'ambition, avide de pouvoir, nous est offert dans la personne de deux ex-missionnaires : Żyliński et Tupalski, cités dans la circulaire de l'abbé Piotrowicz, ancien doyen, portant la date de 1870. Leur fortune incroyable exige quelques détails sur leurs antécédents.

Pierre Zyliński naquit vers 1817; sa jeunesse s'écoula presque dans la pauvreté; il aidait son père dans sa profession de peintre en bâtiments. Les

clercs des missionnaires lui apprirent par pitié à lire et à écrire et, sur leur demande, il fut admis dans la congrégation des Missionnaires de Vilna, au mont du Saint-Sauveur où il fit son noviciat et ses études, et reçut les premiers ordres. Le visiteur des missionnaires, remarquant en lui un talent économique tout particulier, le nomma procureur. Après la suppression de la congrégation, en 1844, les missionnaires se dispersèrent dans les diocèses voisins. Plusieurs demeurèrent à Vilna, et parmi eux, un digne et vénérable vieillard, le P. Bohdanowitch, visiteur, et l'abbé Żyliński, qui, en sa qualité de procureur, reçut du premier les clefs, les magasins et l'inventaire de la congrégation dissoute. Le visiteur lui-même s'affaiblissait à vue d'œil; il lui arrivait parfois de s'étonner de ce que l'abbé Żyliński, qui demeurait tout près de lui, chez son beau-frère, l'horloger Barkenberg, ne venait jamais le voir tout malade qu'il était, et à la veille de mourir. Or, il arriva une fois que le Père visiteur, ayant été requis officiellement de donner quelques détails sur les objets appartenant autrefois à la congrégation, apprit seulement alors que les magasins des missionnaires n'existaient plus depuis la dissolution de leur congrégation. Bientôt après le Père visiteur mourut. L'abbé Żyliński quitta la ville.

Du mystère qui enveloppait toute cette affaire, il ne transpira qu'une chose, c'est que l'abbé Zyliński était un homme riche. Vers l'année 1847, l'administration du diocèse de Vilna fut confiée au prélat Venceslas Żyliński (plus tard évêque de Vilna), dont l'abbé Pierre Żyliński n'était que l'homonyme. Vers l'année 1848, l'évêque de Vilna nomma ce dernier administrateur de la paroisse de Solsk, où il fallait reconstruire une église, que l'abbé Pierre Zyliński construisit effectivement en bois. Le même évêque l'envoya encore une fois comme administrateur de la paroisse de Radoszkowicze, où, grâce aux sommes ramassées par l'ancien curé, l'abbé Drawdzik, il fit construire une nouvelle église pour remplacer celle qu'un incendie avait détruite. S'il arrivait qu'on prodiguât des louanges à l'abbé Pierre pour l'édification de deux églises, l'évêque de Vilna ajoutait en souriant, que des procureurs pareils à l'abbé Pierre Żyliński dans l'ancien couvent des Missionnaires, et au P. Pancrace, dans l'ancien couvent des Carmes à Głebokie, étaient redevables d'une grosse restitution à l'Église catholique. En qualité de curé de Radoszkowicze, l'abbé Pierre Zyliński y traversa l'époque des démonstrations et de l'insurrection ; quand cette dernière fut à peu près écrasée, il arriva à Vilna pour un temps plus

long, sollicita et obtint bientôt la cure d'Ostra-Brama, acheta dans ses environs une maison, au nom de sa sœur, madame Barkenberg, la fit restaurer, et ne s'occupa plus que de l'augmentation de ses richesses et de son futur avancement.

Les antécédents d'Edouard Tupalski sont plus insignifiants encore. L'abbé Piotrowicz, dans sa circulaire, disait qu'il tirait son origine de Melchisedech (*sine patre*, *sine generatione*). Il fit son noviciat, ses études, et reçut les ordres sacrés chez les missionnaires de Vilna, au mont du Saint-Sauveur, à la même époque que l'abbé Zylinski. Peu de temps après la suppression des missionnaires, Tupalski, par ordre de Mgr Venceslas, évêque de Vilna, fut relégué dans un couvent pour y accomplir une pénitence. Il en sortit, grâce à sa belle voix, et fut nommé vicaire-chantre à la cathédrale de Vilna. Il occupait cette place au début des événements de 1862-63, et y joua son rôle avec ardeur; on connaissait généralement cette voix de basse-taille qui ressortait dans les chants, lors des démonstrations qui eurent lieu à Vilna. Avec le changement des circonstances l'abbé Tupalski changea subitement de tactique: depuis peu encore entouré d'un essaim d'individus qui prenaient une part active aux démonstrations, il commença à se lier et à fraterni-

ser avec des agents subalternes de la police. Dans l'espoir de faire destituer l'abbé Waszkiewicz, gardien de la cathédrale, et d'occuper sa place, il le dénonça en l'accusant d'avoir détourné plusieurs objets faisant partie de l'inventaire de la cathédrale; il provoqua une enquête qui ne fit que démontrer l'innocence de l'accusé et l'infamie de l'accusateur. Les autres particularités de son caractère peuvent être définies ainsi : versé dans les cérémonies et le chant religieux, mais non dans les principes de la vertu et de la foi, humble ou arrogant, comme son intérêt le lui suggérait, toujours sec et tranchant dans sa manière d'être, audacieux dans ses entreprises, et portant sur son front d'airain l'empreinte d'une impudence consommée. Son désir de parvenir à tout prix ne pouvait être réalisé alors que l'ordre et la tranquillité régnaient partout; mais sa ruse égale à son ambition, lui en suggéra les moyens. Il savait comment le prélat Niemeksza était sorti de l'obscurité, et comment l'abbé Żyliński était parvenu à s'enrichir; il connaissait la cupidité du premier, ainsi que les richesses et l'ambition du second, et découvrit la route qu'il devait suivre en exploitant les passions de ces deux individus. Aussi, vers l'époque marquée par la révocation du comte Mouravïeff et la nomination du général von Kaufmann, il com-

mença à faire sa cour au prélat Niemeksza, à le flatter et à tenter son insatiable avidité en lui représentant la possibilité de réaliser un gros bénéfice s'il employait son crédit pour élever Żylinski et Tupalski à la dignité de prélats. La tentation était bien calculée; l'abbé Niemeksza y succomba, soumit son projet au comte Mouravieff et obtint son approbation. Ainsi, grâce à la cupidité de l'un, à l'argent de l'autre, et à la fourberie du troisième, on vit surgir tout à coup un triumvirat de prélats, sans que l'autorité ecclésiastique y donnât son consentement, sans qu'elle fût même consultée. Le prélat Bowkiewitch fut obligé de les installer à la cathédrale, et depuis ce moment ces trois personnages, doués d'une ambition égale, bien que de nuances différentes, occupèrent des postes importants en se rendant des services mutuels.

Les circonstances suivantes le démontrèrent d'une manière frappante.

En 1866 (le jour même du nouvel an) mourut le prélat Żyszkowski, le plus ancien dignitaire du chapitre de Vilna, relativement à l'époque d'admission. La maison qui lui avait été donnée en viager fut soumise à l'*option*, comme on l'appelait. En vertu de ses règlements, le chapitre, réuni en séance, adjugea cette maison au prélat Bowkiewitch, la maison

du prélat Bowkiewitch au prélat Ważynski, et ainsi de suite, selon le droit d'ancienneté, en omettant seulement ceux qui ne s'inscrivirent pas pour l'*option* et voulurent rester en possession de leurs anciennes maisons. Bientôt après eut lieu la séance du printemps et l'élection du président du chapitre. Les anciens membres du chapitre donnèrent leurs voix au prélat Ważynski, les nouveaux au prélat Herburt; le premier l'emporta, grâce à la voix du plus ancien prélat, laquelle, d'après les règlements du chapitre, avait une valeur décisive dans le cas où les votes se partageaient également. A la même époque M. Panioutine, gouverneur civil, proposa au chapitre de renoncer aux fonds destinés à l'entretien de l'orchestre de la cathédrale, et de l'employer à la formation d'un orchestre théâtral, qui devrait en même temps desservir la cathédrale. Ce projet fut soumis, par les trois prélats en question, à la décision du chapitre, qui, bien naturellement, devait le rejeter et le rejeta en effet. Mais le triumvirat des néo-prélats envisageait d'un autre œil toutes ces questions déjà décidées conformément aux règlements du chapitre. Le prélat Niemeksza eut soin d'abord d'exciter la colère du gouverneur civil Panioutine, en lui racontant de quelle manière sa proposition concernant l'orchestre avait été rejetée par le cha-

pitre. Quant aux deux autres questions, il écrivit une dénonciation à peu près en ces termes :

« Votre Excellence n'ignore pas jusqu'à quel point « nous sommes persécutés par le chapitre, ayant « été promus directement par le gouvernement à « la dignité de prélats, au lieu d'être élus par ses « membres.... Lors de l'élection du président, le « chapitre se prononça contre notre candidat et fit « tomber son choix sur le prélat Ważynski, un en- « nemi déclaré du gouvernement.... A la distribu- « tion des maisons, il adjugea les meilleures à ses « membres, en nous abandonnant les autres.... ne « jugerait-on pas convenable dans cette circonstance « de prendre notre défense, etc. » Les prétentions étaient illégales, les accusations injustes et le ton de la dénonciation infâme, bien que chacun des trois prélats eût contribué à cette ignoble rédaction. Cependant M. Panioutine s'empressa de la soumettre au gouverneur-général von Kaufmann, qui rendit aussitôt un décret ordonnant : 1° d'annuler l'élection du prélat Ważyński comme président ; d'imposer aux électeurs et à l'élu des amendes de 100 roubles, et au prélat Bowkiewicz une amende de 200 roubles; de nommer le prélat Herburt président du chapitre. 2° quant aux maisons, les distribuer ainsi : la meilleure, celle qui était sous l'*option*, au prélat Niemek-

sza; celle qui appartenait au prélat Bowkiewicz au prélat Zylinski; celle qui était en jouissance du prélat Ważynski au prélat Tupalski. Quelques jours après, ce décret fut exécuté par le consistoire; les victimes de cette iniquité n'en appelèrent nulle part, pour ne pas divulguer l'odieuse infamie dont s'entachèrent dès leur début leurs triomphants et honorables collègues.

Tous les trois siégeaient déjà au consistoire : le prélat Zyliński comme official, le prélat Niemeksza comme visiteur des couvents, le prélat Tupalski comme assesseur. L'influence du prélat Bowkiewicz, administrateur du diocèse, diminuait à vue d'œil; à vrai dire c'était le gouverneur Panioutine qui l'administrait; le consistoire n'était qu'un bureau de sa chancellerie, et ses trois principaux membres les exécuteurs de ses volontés. L'autorité diocésaine était entièrement mise de côté et les papiers officiels étaient adressés directement soit au consistoire, soit au prélat Niemeksza; quant aux dispositions secrètes et verbales elles étaient reçues et exécutées par les néo-prélats, hôtes assidus des salons du gouverneur.

Cependant on se préparait à Vilna même à un moment touchant et solennel; le prélat Bowkiewicz, vétéran jouissant d'une estime générale, était à l'ex-

trémité. Le mourant était gardé par la police, dont on ne put se débarrasser qu'à grand'peine. En faisant ses adieux au chapitre il dit aux néo-prélats : « que « le bon Dieu vous pardonne, comme je vous par- « donne tout sincèrement. » Il mourut de la manière la plus édifiante dans le courant de l'année 1866 ; son corps fut transporté de la cathédrale au cimetière de Rossa, sans musique ni plain-chant, car tout cela était déjà prohibé; mais le peuple en masse, ému par la chute de ce pilier de la foi, qui supporta si longtemps les évêques, le diocèse et l'Église, accompagna pieusement ses restes mortels.

La séance du chapitre qui devait décider des mesures à prendre pour l'avenir, ainsi que du choix de l'administrateur du diocèse, fut triste et grave. L'évêque de Vilna était à Viatka; une voix, qui proposa d'en référer à lui, fut étouffée par la remarque que toutes les communications officielles avec l'évêque étaient interdites. Le prélat Niemeksza fit la déclaration suivante : « le gouverneur exige que notre « choix se porte sur le prélat Zyliński, comme vi- « caire du chapitre. » Le prélat Herburt, président du chapitre, soumit cette proposition au vote de l'assemblée; le prélat Zyliński fut élu à la majorité et immédiatement confirmé par le gouvernement dans

sa nouvelle charge d'administrateur du diocèse de Vilna.

A dater de cette époque la partie hiérarchique de l'Église assuma un autre caractère. La défense des droits de l'Église et de ceux des ecclésiastiques, toute opposition contre les mesures préjudiciables à l'Église, même les *non possumus*, bien que peu efficaces, furent réduits au silence. Les autorités laïques qu'on voyait précédemment déployer leur activité aggressive contre l'Église, commencèrent à justifier leurs actes par les dispositions de la nouvelle administration du diocèse et du consistoire. D'autre part, le groupement des personnages, qui représentaient l'autorité ecclésiastique, ne permit plus de distinguer nettement d'où partait l'initiative du mal, dont souffraient l'Église, les ecclésiastiques et le peuple. On commença à murmurer en accusant l'autorité diocésaine de laisser l'Église, sans aucune défense. On cria au scandale, lorsque le consistoire commença à vendre au poids de l'or les dispenses de divorce. Un bruit se répandit dans le public ; c'est que divers objets, appartenant soit à l'administration diocésaine, soit à la cathédrale, soit au séminaire, disparaissaient. Toutes ces circonstances affaiblissant de plus en plus le crédit du clergé supérieur firent naître en même temps, dans la pieuse

Lithuanie, une espèce de haine contre les ecclésiastiques. Les lamentables annales de l'Église écrites précédemment au moyen de la plume et des dispositions draconiennes des autorités laïques furent dorénavant rédigées au moyen de la plume de l'administration diocésaine et des observations du consistoire. En même temps la persécution durait toujours ; on multipliait les suppressions des églises, des chapelles et des âmes fidèles, les prêtres les plus estimables étaient révoqués de leurs places. Sur ces entrefaites, le gouverneur des provinces lithuaniennes, qui continuait à opprimer ces gouvernements par l'intermédiaire d'une multitude de ses agents, subit enfin le sort qu'il n'avait que trop mérité.

Il y avait à Vilna un catholique qui, par sa position, était en mesure de savoir plus de choses et de connaître plus d'abus que ne le savait et ne le connaissait le public en général ; il nota tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, tout ce qu'on cachait jusqu'à ce qu'il eut formé un mémoire d'une quinzaine de feuilles. Puis, lorsque dans la deuxième année de l'administration du gouverneur-général von Kaufmann, la mesure de la violence, du pillage, de la persécution de l'Église et de toute espèce d'indignité fut plus que comblée, il se ren-

dit avec son mémoire chez le général Kucyński, chef de la gendarmerie locale, obtint une attestation écrite de sa propre main déclarant que tout ce qui y était contenu était une vérité sainte et incontestable, et expédia deux exemplaires du mémoire à Saint-Pétersbourg; un à M. Walouïeff, ministre de l'intérieur, et l'autre au comte Chouvaloff, chef de la IIIe division de la chancellerie de l'empereur. Ce mémoire fut soumis à l'empereur qui, dans le premier mouvement de son indignation, donna l'ordre de révoquer le général von Kaufmann et de nommer à sa place le comte Baranoff, gouverneur-général de Riga. Cependant, pendant neuf jours encore, l'ordre officiel ne fut pas signé, grâce à l'intervention de deux autres ministres, MM. Miloutine et Zelonyï, qui usèrent de toute leur influence pour disculper l'accusé; mais comme l'accusation était plus concluante que la défense, l'empereur manda par le télégraphe le général Kucyński. Ce dernier, en arrivant aperçut, sur la table du cabinet de Sa Majesté, le mémoire bien connu et revêtu de son approbation. L'empereur, s'adressant à lui, lui dit seulement : « Parle. » Trois quarts d'heure consécutifs furent employés par le général Kucyński pour expliquer et démontrer le contenu du mémoire; l'empereur ne l'interrompit pas une seule

fois; à la fin seulement il ajouta : « Je te remercie. » Le général Kucyński se retira et rencontra dans les appartements de l'empereur le ministre Walouïeff, le comte Adlerberg, le comte Chouvaloff, et le comte Baranoff qui attendaient avec impatience le résultat de l'entrevue. La sonnette du cabinet appela le ministre Walouïeff, qui bientôt après rentra dans les salons en tenant à la main l'ordre, cette fois signé, de la révocation du général von Kaufmann, et de la nomination du général comte Baranoff à la place du premier. Ce fut un coup de foudre pour le général von Kaufmann ; l'audience qu'il obtint de l'empereur après sa révocation ne fut pas plus heureuse; il en sortit tellement troublé que son aide de camp ne parvint à le rejoindre que sur la place de l'Amirauté, en lui apportant sa casquette et son manteau. Il eût été peut-être pour toujours relégué dans l'ombre si la protection des ministres Miloutine et Zelonyï ne l'eût relevé peu à peu. Il fut nommé gouverneur-général de Taschkend dans le Turkestan.

Dans le courant de l'année 1866 on ferma les églises et les couvents suivants :

61. L'église paroissiale à Szumsk, district de Vilna.
62. — à Cudzieniszki, id.
63. — à Rukoynie, id.
64. — à Łosk, id.
65. — à Wołoszczynsk, district de Brześć.
66. — à Melejczyce, id.
67. Une chapelle à Klimówka, district de Sokółka.
68. — à Kijany, district de Vilna.
69. L'église paroissiale à Biennica, district d'Oszmiana.
70. L'église filiale à Sužány, district de Vilna.
71. L'église paroissiale à Podbrzezie, district de Vilna.
72. L'église paroissiale à Zelwa, district de Wolkowysk.
73. L'église paroissiale à Wołožyn, district d'Oszmiana.
74. L'église paroissiale à Krewo, district d'Oszmiana.
75. L'église filiale à Kiryanowce, district de Lida.
76. L'église paroissiale à Rudomina, district de Vilna.
77. L'église filiale à Zeladzie, district de Swięciany.

78. L'église paroissiale à Łyskow, district de Wolkowysk.
79. L'église paroissiale à Łukonice, district de Słonim.
80. L'église paroissiale à Wielanow, district de Brześć.
81. — à Wierzchowce, id.
82. — à Mrozowice, id.
83. Une chapelle à Waka, district de Troki.
84. Une chapelle à Łosza, district d'Oszmiana.
85. L'église filiale à Przełaje, district de Troki.
86. Une chapelle à Poportele, district de Troki.
87. — à Zubiszki, id.
88. — à Wladykiszki, id.
89. — à Kronie, id.
90. L'église paroissiale à Szudziałowo, district de Sokólka.
91. Une chapelle à Tunikowszezyzna, district d'Oszmiana.
92. L'église paroissiale à Jałowce, district de Wolkowysk.
93. Une chapelle à Przewałka, district de Grodno.
94. L'église paroissiale à Horodziłow, district d'Oszmiana.
95. L'église paroissiale à Ostrowiec, district de Vilna.

96. L'église paroissiale de Mała Brzostowica, district de Grodno.

97. L'église paroissiale à Krupczyce, district de Kobryń.

98. Une chapelle à Oziaty, district de Kobryń.

99. L'église paroissiale à Zbirygow, district de Kobryń.

100. Une chapelle à Nowosady, id.

101. L'église paroissiale à Dywinsk, id.

102. L'église paroissiale à Horodeck, id.

103. Une chapelle à Antopol, id.

104. Une chapelle à Korsuny, id.

105. Une chapelle à Iłosk, id.

106. L'église paroissiale à Braszewice, id.

107. Une chapelle à Zakoziele, id.

108. — à Ludwinow, id.

109. — à Lachowicze, id.

110. L'église paroissiale à Kleszczele, district de Bielsk.

111. L'église paroissiale à Smorgonie, district d'Oszmiana.

112. Une chapelle à Jaszuny, district de Vilna.

113. L'église et le cimetière à Wysokidwór rendus aux orthodoxes, district de Troki.

114. Une chapelle à Lipieniew, district de Bielsk.

115. L'église filiale à Narewek, district de Wolkowysk.

116. L'église paroissiale à Krasne Sioło, district de Wileyka.

117. L'église paroissiale à Wiszniewo, district de Swięciany.

118. L'église paroissiale à Dziewiątkowicze, district de Słonim.

119. Une chapelle à Międzylesie, district de Prużany.

120. Une chapelle à Dąbrowo, district de Wołkowysk.

121. L'église paroissiale à Kurzeniec, district de Wileyka.

122. L'église paroissiale à Rogatka, district de Słonim.

123. L'église paroissiale à Rendzinowszczyzna, district de Słonim.

124. L'église filiale à Skrunda, distr. de Słonim.

125. Une chapelle à Nowa Psuya, distr. de Dzisna.

126. L'église filiale à Baturyn, distr. de Wileyka.

127. L'église paroissiale à Bereza, district de Prużany.

128. L'église paroissiale à Słobodka, district de Vilna.

129. L'église paroissiale à Mielniki, district de Bielsk.

130. L'église paroissiale à Niemirow, district de Bielsk.

131. L'église paroissiale à Spas, district de Wileyka.

132. L'église paroissiale à Daniłowicze, appartenant naguère aux PP. Dominicains, district de Wileyka.

133. L'église paroissiale à Rożanystok, district de Sokólka, appartenant naguère aux Pères Dominicains.

134. Une chapelle à Mostwiliszki, district d'Osmiana.

135. Une chapelle à Woynowicze, district d'Oszmiana.

136. L'église filiale à Soleczniki, distr. de Vilna.

137. Une chapelle à Mileykow, distr. d'Oszmiana.

III

1866-1868

Dans le courant de l'année 1866, le comte Baranoff (Édouard Trofimowitch) fut nommé gouverneur-général de Vilna.

Le général Tchertkoff le secondait dans l'administration du pays.

La place du gouverneur civil était occupée par M. Panioutine (Étienne Teodorowitch).

Le prélat Pierre Zyliński administrait le diocèse de Vilna.

La fin plus ou moins dramatique du règne du gouverneur-général von Kaufmann, réveilla un peu d'espoir en Lithuanie. Cet espoir était justifié par les antécédents de son successeur. Sa mère, sage-femme à la cour de l'empereur Nicolas, avait été élevée ensuite à la dignité de comtesse; le comte Baranoff fut élevé avec l'empereur actuel et les grands-ducs ses frères. Comblé dès sa jeunesse de

grades, de richesses et d'honneurs il mena une existence heureuse et honorable au milieu du grand monde jusqu'à l'époque de sa nomination aux fonctions de gouverneur-général des provinces baltiques, et ensuite gouverneur-général de Vilna. Son apparition dans cette ville produisit une très-bonne impression. Un air de grâce et de noblesse dans son maintien reposait agréablement les yeux fatigués par l'aspect des traits féroces d'un tyran, ou par l'insignifiante et froide apparence de son successeur, qui, au moyen d'une nuée de ses agents, foulait aux pieds et souillait indistinctement tout ce qui était saint et beau, tout ce qui était à nous. On remarqua bientôt, il est vrai, que le nouveau maître était fier et hautain, mais on vit en même temps, que les fronts impudents des lâches et des misérables, avec lesquels, dans sa vie fortunée, il ne conclut jamais aucune espèce de pacte ou d'alliance, seraient réduits à s'humilier devant cette fierté même. Le comte Baranoff n'apporta aux gouvernements qu'on lui avait confiés ni grâces, ni pardon, ni baiser de paix ; il diminua un tant soit peu les cruautés stériles, et les traitements indignes ; s'il n'arrêta pas complétement la licence brutale des agents, au moins y mit-il une barrière. Son administration présentait donc encore un autre caractère. Il complétait la russification et la

conversion à l'orthodoxie des provinces lithuaniennes; c'était donc pour nous une continuation de la persécution, bien que dépourvue des moyens violents et de la barbarie sans frein. Mais laissons les faits parler par eux-mêmes.

Le comte Baranoff éloigna d'abord Lewchine, Chowański, Sambykine et plusieurs autres agents de la même nuance; il ne pouvait pas sans doute disperser toute leur bande, d'où il résulta que cet avertissement ne fut pas compris par tous ceux qui échappèrent au sort de leurs collègues. M. Storożenko, président de la commission pour les affaires de l'Église catholique acquérait de jour en jour une plus grande importance. Il conçut l'idée de hâter la russification de la Lithuanie et sa conversion à l'orthodoxie par l'introduction de la langue russe dans le culte catholique. Il développait son idée avec ardeur et la défendait avec acharnement. Jusqu'à cette époque on voyait à Vilna des affiches écrites et imprimées, placardées dans les rues, sur les places et dans les endroits publics, sur les murs des magasins et des bureaux, sur les arbres des jardins, à l'entrée des établissements de bains, sur les ponts, etc. On pouvait lire sur ces affiches : « Ici il est défendu de par-« ler polonais; » et on voyait partout des agents prêts à imposer une amende aux personnes en con-

travention et à la percevoir séance tenante. Le gouverneur civil Panioutine se distinguait particulièrement par l'imposition et la perception de ces amendes. Cependant les affiches en question ne se trouvaient ni sur les murs, ni sur les portes des églises. Par conséquent l'idée d'introduire dans l'Église catholique un hôte nouveau, comme l'était l'idiome russe, idiome non encore employé par aucun culte ni chrétien ni païen, porte en vérité en soi-même un cachet d'originalité et de nouveauté qui transporta M. Storoženko d'admiration. Grâce à cette idée, la commission même qu'il dirigeait accrut son importance; le nombre de ses membres augmenta à un tel point, que lorsque ce projet fit son apparition, ils étaient plus de vingt; les plus remarquables d'entre eux c'étaient d'abord le président lui-même, ensuite le conseiller d'État actuel Nicolas Derewicki, le général Ratch, Bezsonoff directeur du musée et du gymnase, Kouline inspecteur des écoles de la circonscription de Vilna, Samarine aide de camp du comte Baranoff, Raczynski, les rédacteurs des feuilles locales Xénophon Goworski, Zabieline, etc., enfin l'ex-prêtre Kozlowski sur lequel retombait tout le poids du travail. Les avis des membres de la commission, relativement à ce projet, étaient assez contradictoires. M. Derewicki pensait que l'introduction de la langue

russe dans l'Église catholique pouvait devenir funeste à l'orthodoxie, il conseillait par conséquent de laisser subsister la langue polonaise ; M. Samarine voulait circonscrire l'Église catholique dans les limites de la langue latine à l'exclusion de toute autre ; M. Bezsonoff écrivit une longue dissertation, où il démontrait l'impossibilité d'introduire dans la littérature russe, la littérature ecclésiastique latine, œuvre de tant de siècles, ainsi que de rendre en langue russe toute la terminologie et les conceptions de la théologie du culte catholique ; quant à M. Kouline il niait la nécessité de cette réforme graduelle de l'Église catholique, et démontrait avec vigueur qu'on pouvait, en se servant des arbitres, des employés d'octroi, de la gendarmerie et de la police, et en déployant une certaine dose d'énergie, convertir à l'orthodoxie toute la population locale, dans l'espace de trois ans. Toutes ces opinions, discutées d'abord au sein de la commission furent ensuite répandues dans le public, grâce à l'imprimerie synodale de Saint-Pétersbourg. M. Katkoff à Moscou, soutenait l'opinion du président Storoženko ou plutôt la sienne; il la soumit à la presse libérale, en qualifiant de traîtres tous ceux qui lui étaient contraires. Faisant en même temps manœuvrer ses agents, tels que M. Lucas Antropoff, secrétaire de la commission, et un certain

M. Nicolas Woskoboïnikoff, il réussit à former une majorité favorable à l'opinion qui soutenait que l'introduction de la langue russe dans l'Église catholique était une chose praticable et utile. Ce projet fut donc élaboré définitivement et soumis au gouverneur-général comte Baranoff qui en saisit le ministère. On nomma à Saint-Pétersbourg une commission spéciale pour examiner ce projet; elle était présidée par le comte Sievers, directeur du département des cultes au ministère de l'intérieur, et parmi ses membres on comptait le prêtre dominicain Stacewicz (on ne sait pas trop pourquoi), recteur de l'Académie ecclésiastique catholique de Saint-Pétersbourg et l'abbé Pichler, qui se rendit célèbre dans la suite par le vol des livres de la bibliothèque impériale. Ainsi se complétait et mûrissait ce fatal projet, dont le développement et l'exécution eurent lieu sous l'administration du successeur du comte Baranoff.

En attendant, la révocation de quelques agents plus oppressifs que les autres, commença à ranimer peu à peu l'espoir de la population rurale; il lui semblait que les temps étaient changés peut-être, et que la persécution était terminée. C'est alors que des groupes, composés de plusieurs centaines de paysans, entreprirent des pèlerinages à Vilna pour de-

mander la permission de rentrer dans le giron de l'Eglise catholique. Le gouverneur civil Panioutine intercepta une vingtaine de ces groupes, les dispersa par ses cosaques, et jeta leurs chefs en prison. Une de ces députations réussit cependant à pénétrer chez le gouverneur-général comte Baranoff. On ordonna une enquête, qui fut dirigée par M. Storozenko de manière qu'elle n'aboutit à aucun résultat.

Les paysans de la paroisse de Podbrzezie (district de Vilna), préparèrent même une pétition à l'empereur, et l'expédièrent par un soldat démissionné de la garde impériale. Il ne réussit pas à aller plus loin que Dunabourg; là, on l'arrêta et on lui reprit la pétition. Pendant le séjour momentané de l'empereur à Vilna à son retour de l'étranger, on permit à une députation de paysans de venir le saluer. Il leur ôta tout espoir en leur disant : « Je n'autoriserai « jamais le retour à l'Eglise catholique de ceux qui « ont une fois embrassé l'orthodoxie. »

Pendant qu'à Vilna même on ôtait au pauvre peuple, converti violemment à l'orthodoxie, tout espoir de retour à l'Eglise catholique, il y avait encore, dans les districts et dans les villages, des agents de l'ancienne école, qui se servaient de la police et des cosaques, pour forcer les paysans, bon gré mal gré, à assister aux cérémonies religieuses dans les églises

russes, surtout aux jours de fêtes de l'empereur et de sa famille. Et lorsque les parents, devenus de la sorte orthodoxes, essayaient de baptiser eux-mêmes leurs enfants pour les préserver de l'apostasie, ils étaient souvent cruellement contraints de les faire baptiser dans les églises russes. Tout cela provoquait une résistance de la part de la population rurale qu'on réprimait sévèrement. Dans le gouvernement de Grodno cette résistance prit de telles proportions qu'on jugea nécessaire pour sa répression d'y envoyer Storoženko lui-même. Les moyens qu'il mit en œuvre dans cette circonstance seraient tombés dans l'ombre du mystère, qui enveloppe tant d'iniquités, si le président de la commission ne se fût pas rappelé que, par sa vocation, il était poëte russe, et n'eût essayé, comme tel, de faire une description pittoresque de ses faits et gestes en racontant ce qui suit dans une société où il se trouvait après son retour. « Imaginez-vous cette scène amusante, lorsque en-
« touré de popes, j'assistai au baptême orthodoxe des
« petits enfants, arrachés violemment à leurs mères,
« au milieu des rugissements de ces mères, enfermées
« dans des étables avec des porcs, des hurlements
« des chiens du village et du tumulte occasionné
« par un vaste rassemblement de peuple qui se ruait
« avec fureur sur les rangs des soldats et des cosa-

« ques qui nous entouraient. » Animé par le feu de sa narration le poëte n'aperçut pas dans la société un hôte inconnu; c'était un employé du ministre Walouïeff, M. Michel Koutchaïeff. Il est probable que cette scène poétique ne le ravit pas du tout, puisqu'il en fit part au ministre dans un rapport officiel. Il est probable aussi que cette autre scène, dont il fut le témoin oculaire à Ostrowice, ne fut pas de son goût. Là, en sa présence, les starostes et les surveillants, s'escrimaient avec leurs gourdins, forçaient le peuple à entrer dans l'église russe, où il aperçut une vieille femme, en contemplation devant l'image de saint Dominique, et s'étonnant que la barbe eût poussé au saint aussitôt qu'il fut devenu orthodoxe, et qu'elle eût blanchi en si peu de temps. Il n'admira pas non plus cette troisième scène dans un village du district de Troki, où les femmes, se vengeant sur les cosaques, abattirent à coups de hache les sabots de leurs chevaux; ni tant d'autres scènes encore qu'il racontait publiquement à Saint-Pétersbourg, ne se croyant pas obligé de garder le secret. Mais tout cela n'aboutit à rien et démontra seulement qu'une lueur de dignité pénétrait dans le cercle étroit, formé par quelques-uns des subordonnés du comte Baranoff; que la religion catholique et le zèle pour son service vivaient toujours dans les cœurs du pauvre peuple des

campagnes; que les intrus qui envahirent la Lithuanie fourniraient encore longtemps des agents du meurtre, du pillage et de l'oppression; agents soit excités par leurs chefs, soit tenus en laisse par d'autres plus généreux. Ainsi quoique l'administration du comte Baranoff fût douce et paisible en comparaison de celle de ses prédécesseurs, quoique l'existence fût plus tranquille; elle était loin encore d'être bonne, ou même supportable. On voyait qu'il n'avait pas le droit ni de guérir les plaies occasionnées par le régime de la terreur dû à Mouravieff, ni de réparer les ruines et les dévastations du général von Kaufmann, ni d'arrêter les préparatifs que ce dernier avait faits afin de continuer l'œuvre de l'oppression. En attendant il voyait le peuple, converti violemment à l'orthodoxie, s'épuiser en efforts stériles et implorer un secours qu'il ne pouvait pas lui offrir, tandis que les églises tombant en ruines semblaient lui demander « pourquoi nous a-t-on fermées? » question qu'il devait laisser sans réponse; il savait aussi que des prêtres respectables restaient sans places, que des fervents serviteurs de Dieu gémissaient dans les prisons des couvents, et réclamaient à grands cris du travail au service des âmes et du pain quotidien qu'il ne pouvait pas leur donner. Oh! que l'autorité est triste sans la possibilité

de faire du bien ; aussi le comte Baranoff l'exerçait-il avec négligence, on dirait presque avec contrainte, il tâcha plusieurs fois de s'en démettre, et s'estima heureux lorsque l'empereur, en le révoquant, lui permit de revenir à Saint-Pétersbourg.

Sous l'administration du comte Baranoff, l'Eglise hiérarchique de Vilna se trouva pour ainsi dire, dans un état d'engourdissement. Ses représentants travaillaient sur les données préparées par le général von Kaufmann; ils ne réparaient rien, ne remédiaient à rien ; pas un membre du clergé supérieur ne se trouva pour offrir soit aide ou protection, soit une parole d'encouragement aux députations des campagnes qui venaient à Vilna pour demander la permission de revenir au catholicisme. Pendant qu'on discutait la question de l'introduction de la langue russe dans notre Eglise, pas un membre du clergé n'éleva la voix, même dans le sens de Bezsonoff ou de Samarine. Le triumvirat des néo-prélats ne jouit jamais d'aucune espèce de crédit auprès du gouverneur-général. Panioutine lui-même ne lui prodiguait plus ses faveurs ; il s'en servait mais ne le tentait plus. Les actes infâmes de cet honorable *trio* nous l'ont déjà fait apprécier à sa juste valeur; nous verrons bientôt ces mêmes hommes en accomplir d'autres plus audacieux encore ; en attendant,

laissons-les acheter, construire et orner leurs maisons, et jouir de leurs titres et de leurs richesses.

En 1867, on ferma les églises suivantes :

138. L'église paroissiale à Dziatkowicze, district de Bielsk.
139. L'église filiale à Massalany, district de Grodno.
140. Une chapelle à Zaborze, district de Dzisna.

(Les notes qui devraient suivre manquent) :

Ainsi, dans les gouvernements de Vilna et de Grodno on ferma depuis 1864 jusqu'à 1867 :

Couvents	14
Eglises paroissiales . . .	55
Eglises filiales.	23
Chapelles	48
Total. . .	140

IV

DEPUIS L'ANNÉE 1868 JUSQU'A PRÉSENT.

Gouverneur-général, Alexandre Lwowitch Potapoff. Son aide, le prince Bagration-Imerytinski.

Gouverneurs civils : le contre-amiral, général Chostakoff, et après lui, Steblin-Kaminski.

Le diocèse de Vilna est administré par le prélat Pierre Zylinski.

Après la révocation du comte Baranoff, le général Tchertkoff, qui l'aidait dans l'administration de la partie civile, gouverna pendant quelque temps, et le bruit de la nomination du général Potapoff au poste de gouverneur-général circulait dans le public. On connaissait cette personnalité en Lithuanie et dans le royaume de Pologne. Fils d'un général

commandant un corps dans l'armée russe, il avait été, dans sa jeunesse, aide de camp du prince Paskewitch, lieutenant de l'Empereur à Varsovie; ensuite maître de police à Moscou et à Saint-Pétersbourg; puis, chef de la IIIe section de la chancellerie de Sa Majesté. En 1864, il aidait le comte Mouravïeff dans l'administration de la partie civile, et après la révocation de ce dernier, il gouverna le pays pendant plusieurs mois. Il aurait été sans doute élevé au poste de gouverneur-général de Vilna, si la puissante intervention des ministres Miloutine et Zelonyï n'eût fait avancer à sa place le général von Kaufmann. En 1865, il fut nommé hetman du pays des Cosaques du Don, d'où il fut révoqué en 1868, et appelé aux fonctions de gouverneur-général de Vilna. Si les habitants des gouvernements lithuaniens étaient non-seulement satisfaits de cette nomination, mais la désiraient même, cela ne pouvait être attribué uniquement à la manière d'être du général Potapoff, qui offrait un contraste frappant avec la sombre attitude du féroce et cruel comte Mouravïeff, dont il était l'aide, mais encore à la circonstance que les pères des jeunes gens, fusillés et pendus dans ces années terribles, vivaient encore et se rappelaient qu'il les avait traités avec humanité. Les mères de ces infortunés étaient là

aussi pour témoigner que leurs larmes amères furent respectées par la sympathie de sa digne épouse, de la maison des princes Obolenski. Si les hommes d'état se modèlent sur leurs gouvernements, nous pourrions dire que le général Potapoff est l'homme du gouvernement impérial, exécuteur rigide des volontés de Sa Majesté; tout en représentant l'empereur, il ne masquait pas sa vue en interposant sa propre personne, ne se livrait à aucune violence, mais exerçait de fait très-strictement l'autorité dont il était revêtu; ne se permettait aucun de ces abus grossiers, qui font prendre l'autorité en haine, et désirait, tout en maintenant les dispositions sévères du gouvernement, montrer aussi son bon côté et le défendre. Conservateur par excellence, et désirant conserver le gouvernement pour des fins meilleures, il offrait un contraste frappant avec ces hommes enrôlés au service parmi les bandes révolutionnaires, avec ces anarchistes qui ne pensent qu'à détruire, avec ces hommes violents et arbitraires, plus despotes qu'un gouvernement autocrate, qui ne servent les gouvernements que dans leur propre intérêt, mais sont toujours prêts à risquer ces gouvernements mêmes sur un coup de dé, comme ces bandits qui sacrifient leurs personnes et leur butin à la chance douteuse d'une dernière ex-

pédition. Le général Potapoff fut nommé dans une époque où le gouvernement poursuivait ses vues anciennes tendant à la destruction de l'élément polonais et du catholicisme; ce qu'il désignait sous le nom de russification et de conversion à l'orthodoxie, définitions qui démontrent plus clairement encore le radicalisme du but qu'on poursuivait. Il accepta cette tâche avec les fonctions de gouverneur-général. Ainsi son administration ne pouvait être pour nous qu'une continuation de la persécution politique et religieuse, d'autant plus profonde qu'elle était plus sagement calculée, et d'autant plus préjudiciable à l'Eglise, qu'après la destitution des agents moscovites, elle était dirigée par des ecclésiastiques, par les prêtres eux-mêmes, et dirigée en sorte que les dommages et la honte qui en résultaient n'étaient attribués qu'à l'Eglise. Nous tâcherons de faire comprendre ce système par le simple exposé des faits.

Pendant la domination du terrible comte Mouravïeff, le général Potapoff fut à même de connaître les personnes et les actes de cette nuée d'agents qui ne fit que croître sous ses successeurs ; il dispersa d'abord cette nuée, en épargnant ainsi beaucoup de honte à la bureaucratie d'un Etat européen de premier ordre. Avant son départ de Saint-Pétersbourg il obtint :

1° La révocation du général Tchertkoff, qui fut remplacé par le prince Bagration Imerytinski ;

2° La destitution du gouverneur civil Panioutine, qui s'abaissait jusqu'à rôder dans les rues et tomber inopinément parmi les dames de la halle, en qualité de percepteur d'amendes pour l'emploi de la langue polonaise ;

3° La destitution du conseiller intime Korniloff curateur des écoles de la circonscription de Vilna, qui pérorait de la russification avec les russificateurs, et fermait en même temps ses gymnases et ses écoles aux enfants des Polonais, qui n'étaient admis que dans la proportion de 10 p. 100 dans les établissements où l'on enseignait la langue russe. Il était d'ailleurs totalement incapable d'inventer un moyen pour enseigner cette langue à ceux qu'on n'admettait pas dans les écoles, et qui forcément ne pouvant l'apprendre nulle part, ne la connaissaient pas en effet. Leur nombre cependant était considérable, car on y comptait d'abord tous ceux qu'on repoussait des universités, des gymnases et des écoles, ensuite ceux qui ne quittaient jamais leurs petites propriétés, leurs fermes et leurs villages, et enfin les prolétaires, repoussés par l'Etat et l'enseignement de l'Etat, et qui ne pouvaient être par conséquent compris dans la russification projetée ;

4° La destitution de M. Zoubtzoff, directeur du bureau des paysans avec son principal agent et quarante-huit arbitres et employés qui ensevelirent le pays sous des monceaux de décombres et inondèrent les bureaux de pétitions, de plaintes et de réclamations. En même temps des personnages démagogiques et socialistes, tels que : Storozenko, Derewicki, Raczynski, Nikotine, Samarine, Ratch, Gogol, Antropoff, Wdskoboynikoff, etc., furent obligés de quitter Vilna. On pourrait dire sans exagération que l'air se purifia après leur départ.

Il était bien naturel que la première chose qui tombât sous les yeux du gouverneur-général Potapoff, dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, fût la question, ainsi nommée, de l'émancipation des paysans, avec tous ses nœuds embrouillés. Cette question fut soulevée par le mémorable ukase impérial du 19 février 1861, qui accorda la liberté aux serfs, mais ne se proposait de les investir d'une propriété et de régulariser les relations, entre les anciens et les nouveaux propriétaires, que dans un avenir plus ou moins rapproché. Il institua des employés, nommés arbitres qui n'étaient autres que ces mêmes propriétaires, et laissa les paysans pour quelque temps encore, sous la dépendance de leurs anciens seigneurs. Le temps, le travail et la bonne volonté de-

vaient arranger tout cela tranquillement. Qui donc forma ces nœuds compliqués que personne n'a pu encore débrouiller ?

Le comte Mouravieff devint gouverneur-général. Il n'y avait pas de place dans son système de terreur pour une solution pacifique et légale d'une question quelconque. Plaçant dans son esprit sa propre personne, ainsi que l'autorité dont il était investi au-dessus de toutes les lois de l'empire; il arrachait violemment et foulait aux pieds les principes fondamentaux de l'ukase. Obéissant à son instinct destructeur, il ne voulait pas du tout régulariser les relations des paysans avec les propriétaires, mais au contraire, exciter les premiers contre les seconds. Lorsque les arbitres polonais demandèrent leur démission, il les remplaça par des employés moscovites, les inspira de son génie, leur accorda toute licence, les dégagea de toute responsabilité et les lança ensuite sur les paysans pour les exciter contre la noblesse en tentant leur cupidité, et sur les propriétés des nobles, pour les exposer au pillage, dans le double but de contenter les paysans et de ruiner la noblesse. De cette manière la question de l'émancipation loin d'être régularisée, finit par tomber dans une anarchie profonde; et il s'en fallut de très-peu pour que le peuple des campagnes; doux, paisible et moral devînt un

instrument de la démagogie, du socialisme, du nihilisme, et pour que les propriétaires, ainsi que les paysans émancipés, fussent précipités dans un abîme commun. Les abus, les outrages, les injustices, les violences auxquelles se livraient les arbitres nommés par Mouravïeff, formèrent les premiers nœuds de cette question embrouillée.

Le désordre introduit par Mouravïeff prit un autre aspect sous son successeur, le général von Kaufmann. Celui-ci déclamait des phrases sonores; en prenant les rênes de l'administration, il citait les paroles de Koutouzoff, que ce dernier prononça en 1812, sur les ruines fumantes de Moscou : « La « guerre ne fait que commencer, » et il proclamait une guerre pareille de la Russie avec la Pologne, après la répression de l'insurrection dans un pays à moitié dévasté. Une autre fois en s'adressant à la noblesse de Grodno, il dit : « Il faut que tous soient Russes des « pieds à la tête. Quant à celui qui pense autrement, « sa place est au delà du Bug ! » Sous son administration l'arbitraire des agents décidait de tout. Ils déterminaient la qualité des terrains, les estimaient, faisaient leur répartition ; tout cela était fantastique, fabuleux ; ici la terre végétale était appelée argileuse ou sablonneuse ; là la *diesiatina* (mesure de superficie) était estimée 1 rouble 20 kopecks et ailleurs

40 kopecks, quoiqu'elle fût de même qualité; on prenait à l'un un espace de terrain jusqu'au perron de sa maison et à l'autre son jardin; on faisait paître l'herbe d'une prairie appartenant à l'un, et on pratiquait des tailles dans la forêt d'un autre; on dépeuplait l'étang de celui-ci et on enlevait le miel dans les ruches de celui-là. De là une source de demandes, de plaintes et de réclamations sans fin; les bureaux et les juridictions, qui réglaient les relations des paysans avec les propriétaires, en regorgeaient; personne ne les lisait, et celles qu'on examinait étaient toutes jugées au préjudice des propriétaires. Quant au moral du pays, le niveau s'en abaissa au point, que là, où récemment encore les clefs étaient considérées comme superflues, plusieurs clefs même étaient insuffisantes pour prévenir le vol, le pillage, voire même l'assassinat.

L'administration du comte Baranoff, qui ne mettait pas beaucoup de zèle à son service, fut plus tranquille, mais c'est elle qui récolta les fruits des semailles précédentes, et qui en augmenta les suites funestes; c'est elle qui embrouilla encore plus la question du partage des terres entre les paysans, en y ajoutant des nœuds inextricables.

Cependant le général Potapoff résolut de les démêler, et entreprit cette tâche difficile avec beaucoup

d'énergie et de bonne volonté. Après avoir destitué M. Zoubtzoff, Nikolaïeff et quarante-huit employés, il en nomma d'autres sur le concours desquels il pouvait compter. Le chaos, qui régnait dans ces affaires, exigeait de nouveaux réglements, un nouveau statut, pour mettre un peu d'ordre dans les relations sociales. Un statut pareil fut rédigé, sur sa demande, par M. Théodore Barikoff, directeur du département foncier au ministère de l'intérieur. Soumis au comité central, présidé par le grand-duc Constantin, il subit beaucoup de modifications au préjudice de la noblesse lithuanienne. Mais comme après tout c'était une loi régulatrice, le gouverneur-général la promulgua, en y ajoutant de son propre chef une circulaire complémentaire, qui permettait aux deux parties de s'arranger à l'amiable relativement à l'estimation des terrains, la jouissance des bois, des pâturages, des eaux, etc. Cette circulaire provoqua un vacarme inusité, soulevé d'abord par les employés destitués et ensuite par les journalistes, ennemis personnels du général Potapoff. On commence à dire et à écrire que Potapoff et Barikoff ménagent les Polonais; que Potapoff trahit son pays, qu'il viole les ukases de l'empereur, etc. Le comité central prend feu à son tour. Le grand-duc Constantin, MM. Tchewkine, Miloutine, Zelonyi,

reconnaissent la culpabilité du général Potapoff, lui en font presque un crime d'Etat; lui donnent un ordre verbal de révoquer sa circulaire, de comparaître personnellement devant le comité pour lui donner des explications et chargent M. Timacheff, ministre de l'intérieur, de l'exécution de cet ordre. Le ministre l'exécuta d'abord; mais ensuite, ayant recouvré son sang-froid, il réfléchit que le comité central n'avait pas le droit de donner des ordres verbaux sans un décret de l'empereur, absent en ce moment de la capitale, et qu'il avait agi lui-même d'une façon illégale. Par conséquent il expédia un messager exprès au général Potapoff pour le prévenir de ne pas exécuter l'ordre cité plus haut. Le général Potapoff ne comparut pas, il est vrai, devant le comité, mais par une nouvelle circulaire il annula la précédente.

Il se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg, après le retour de l'empereur, se justifia des accusations formulées contre lui par le grand-duc Constantin et le comité central, triompha de ses ennemis, auxquels se joignirent deux dignitaires de Vilna; le contre-amiral, général Chostakoff, gouverneur civil et M. Batiouchkoff, curateur des écoles de la circonscription de Vilna, qui lui devaient leur avancement et qu'il destitua aussitôt en appelant M. Siergiewski

aux fonctions de curateur et M. Steblin Kaminski à celles de gouverneur civil. Après avoir calmé cet orage, le général Potapoff, assuré dès lors des bonnes grâces et de la considération de l'empereur, retourna à Vilna, où les relations entre les propriétaires et les paysans commencèrent à prendre une tournure plus satisfaisante.

Un autre but auquel le gouvernement tendait obstinément, et que tous les gouverneurs-généraux, prédécesseurs du général Potapoff, poursuivaient avec ardeur, c'était la soi-disant russification du pays. Quoique ce mot serve depuis longtemps de mot d'ordre aux patriotes russes, cependant, jusqu'à présent personne n'a encore songé sérieusement à définir ni sa vraie signification, ni ses limites, ni son but final. Le gouvernement donnait ce mot d'ordre aux gouverneurs-généraux qu'il envoyait dans les provinces conquises; les propagateurs de l'orthodoxie s'en servaient aussi, ainsi que les volontaires qui travaillaient dans l'intérêt de la démagogie, du socialisme et du nihilisme; pendant neuf ans consécutifs les rédacteurs des feuilles publiques répétèrent ce mot d'ordre à satiété dans les colonnes de leurs journaux; les pseudo-historiens et littérateurs l'exploitèrent à leur profit. La russification fut suspendue sur les têtes des habitants du

pays, arraché à la Pologne, comme l'épée de Damoclès, comme une idée, prêchant l'anéantissement de la Pologne, déjà en voie d'exécution ou qui doit être exécutée dans l'avenir ; sèmblable à cet habit, d'une ampleur démesurée, qu'on donne à l'enfant en vue de sa croissance, et que souvent la pétulance de l'enfant met en lambeaux avant qu'il ait grandi. Nous tâcherons cependant d'indiquer au moins les principales significations de ce mot, telles que les faits nous les ont révélées.

La russification, d'après les intentions et les dispositions du gouvernement signifie : La propagation de la langue russe, dans le but de la faire prédominer sur toute l'étendue de l'empire, comm elle prédomine réellement à Pétersbourg, à Moscou et dans les gouvernements de la Grande Russie ; d'amener les habitants de l'ancienne Pologne et de la Lithuanie à l'accepter comme langue officielle, comme langue des autorités gouvernementales, des juridictions, des administrations, de l'armée, des universités, des gymnases et des écoles, ainsi que cela a lieu effectivement dans les provinces russes proprement dites. Et réciproquement, l'abolition graduelle de la langue polonaise partout où elle existe encore comme langue d'une nation vivante, ayant conservé des restes d'autonomie et le souvenir de

son indépendance nationale. Elle signifie aussi : L'établissement de la nationalité et de l'élément russe partout où prédominait jusqu'à présent la nationalité polonaise, avec sa civilisation et ses éléments. Ici apparaissent comme moyens : 1° la révocation des Polonais de tous les offices et emplois publics sous la condition expresse de confier ces postes exclusivement aux Russes ; 2° la colonisation des propriétés et des villages confisqués à la noblesse polonaise, soit exterminée, soit déportée en Russie et en Sibérie, au moyen des propriétaires et des cultivateurs russes et allemands. Enfin, quelquefois aussi la russification signifie la même chose que la conversion à l'orthodoxie. L'orthodoxie est le vrai baptême, la marque distinctive d'un Russe. L'orthodoxie n'est pas propagée par des apôtres faisant partie de la hiérarchie ecclésiastique, mais par la bureaucratie, la police et l'armée, tenant leur mandat du chef de l'Eglise orthodoxe. L'empire de toutes les Russies ne peut se passer de la coupole verte d'une église avec un pope barbu en guise de poteau de frontière indiquant les limites de sa domination.

L'avant-garde des russificateurs était composée d'écrivains, de publicistes, de rédacteurs de journaux et de pseudo-historiens qui indiquaient les

localités, fabriquaient des droits supposés pour leur possession et stimulaient le zèle du gros de l'armée. Le travail de cette russification était confié aux gouverneurs, aux employés, aux dignitaires de l'armée, à la police et aux cosaques; quelquefois même on enrôlait des bandes de volontaires. Quant au bagage de ces ouvriers de la russification, il était composé en premier lieu de la volonté du czar, et ensuite de la violence, de la contrainte, de l'oppression et de tous les moyens à l'exception de la persuasion dans le but de démontrer l'utilité et les bienfaits civilisateurs de la russification.

Mais le général Potapoff trouva les russificateurs se préparant à pousser encore leurs travaux dans une autre direction, indiquée par le poëte Storoženko, président de la commission, dans son projet d'introduction de la langue russe dans l'Eglise catholique, projet déjà élaboré et expédié par le comte Baranoff au ministère de l'intérieur. Le ministère n'avait pu encore prendre de décision à son égard. Pour sa résolution définitive on institua une commission spéciale, composée de ministres et de hauts dignitaires de l'empire, nommés par l'empereur lui-même. Le grand-duc Constantin présidait la commission, dont le comte Sievers, directeur des cultes étrangers, était le rapporteur. Tout cela se passait au

mois de décembre 1869. Dans les premières séances on fit prévaloir l'opinion, d'après laquelle on voulait amener l'empereur à rendre un ukase prescrivant sévèrement l'introduction immédiate de la langue russe dans l'Eglise catholique. Bientôt après on manda à Saint-Pétersbourg les gouverneurs-généraux de Vilna et de Kïeff, le général Potapoff et le prince Korsakoff-Doundoukoff qui arrivèrent à temps pour prendre part à la troisième ou quatrième séance. Le général, prince Korsakoff-Doundoukoff déclara que d'après son avis l'introduction rigoureuse et immédiate de la langue russe dans l'Eglise catholique était impossible, parce qu'il existait encore un ukase de l'empereur Nicolas qui défendait de prêcher en russe dans l'Eglise catholique; qu'il serait nécessaire par conséquent d'annuler d'abord l'ukase en question, comme contradictoire à la résolution projetée et ensuite seulement de permettre à tous ceux qui professaient le catholicisme ainsi que les autres cultes, d'employer la langue russe dans la célébration de l'office divin. Cet avis, plus modéré, fut soutenu : par M. Timacheff, ministre de l'intérieur, le comte Schouvaloff, chef de la gendarmerie, le comte Adlerberg, ministre de la maison de l'empereur, le comte Bobryński, ministre des voies et communications, M. Reytern, ministre des finances, le comte Pahlen,

ministre de la justice, et le général Potapoff, gouverneur-général de Vilna. Mais le grand-duc Constantin, le général Miloutine, ministre de la guerre, M. Zelonyï, ministre des immeubles de l'Etat, le comte Tolstoï, ministre de l'instruction publique, le prince Gagarine, président du conseil des ministres, le général Tchewkine, etc., étaient d'un avis contraire. L'opinion du prince Gorstchakoff, ministre des affaires étrangères, favorable à l'avis du prince Korsakoff Doundoukoff, gouverneur-général de Kïeff, détermina l'empereur à rendre le mémorable ukase de 1870, dont voici le résumé : 1° Révocation de l'ukase de l'empereur Nicolas défendant de prêcher en russe dans l'Eglise catholique ; 2° permission à tous les sujets catholiques, luthériens, calvinistes, musulmans, etc., qui reconnaissent la langue russe pour leur langue maternelle, d'assister aux offices supplémentaires célébrés en russe et aux sermons prononcés dans cette langue; 3° indication des moyens, c'est-à-dire que les paroissiens qui désirent l'emploi de la langue russe dans les offices supplémentaires et les sermons, doivent présenter leur demande au curé; le curé est obligé de la transmettre à l'autorité diocésaine, et cette dernière ayant acquis la preuve de la réalité et de l'utilité d'une pareille demande, est tenue de la soumettre au ministre de l'intérieur

qui donne son approbation ou la refuse. Voilà donc les principes connus de cet ukase impérial : la grâce de l'empereur qui permet aux catholiques et à ceux qui professent les autres cultes de se servir de la langue russe dans les sermons et les offices supplémentaires, et le libre arbitre accordé à tous les cultes et à ceux qui les professent de solliciter cette grâce, ou non. On ne voit nulle part dans l'ukase l'ombre même d'une contrainte ou d'une oppression quelconque. Ce n'est ni l'ukase, ni l'empereur, mais les russificateurs qui s'en forgèrent une arme pour tuer la liberté religieuse.

Mais avant d'aller plus loin, jetons un coup d'œil sur les positions respectives et les rapports mutuels de l'Eglise catholique et de la langue russe, qu'on est sur le point d'introduire dans ses offices supplémentaires. La langue dont il est question dans l'ukase impérial, et qu'on permettait d'employer, nommée maintenant russe, n'était tout récemment encore qu'un modeste dialecte de la grande Russie, très-peu cultivé en comparaison du dialecte de la petite Ruthénie, et surtout de celui de la Ruthénie blanche. Malgré toutes les disputes littéraires, nous pouvons affirmer que cette dernière langue comptait parmi ses trésors un poëme monumental, *Récits sur le régiment d'Igor*, si bien traduit en polonais, et

commenté par Mgr Krasinski, évêque de Vilna; le statut lithuanien fut aussi rédigé et imprimé en cette langue; on la rencontre encore dans la traduction de la Bible, faite par François Skoryna à Polotzk, dans le commencement du xvie siècle (imprimée à Prague et à Vilna, en 1525). On l'employait aussi dans la rédaction des priviléges, des diplômes, et des différents actes émanant des rois de Pologne jusqu'à Batory et même après lui. C'était donc la langue officielle, légale et générale de la Ruthénie lithuanienne, depuis Giedymin jusqu'à l'union de la Lithuanie avec la Pologne, jusqu'à l'union de Lublin, lorsqu'elle fut remplacée dans la diplomatie par la langue polonaise et la langue latine. Mais la langue appelée aujourd'hui russe n'existait pas alors; elle commença à se former au xviiie siècle, en même temps que l'empire russe, en se modelant sur l'ancienne langue religieuse slave et les dialectes ruthènes. Quoiqu'elle se perfectionnât rapidement de manière à devenir une langue officielle, littéraire et administrative, quoiqu'aujourd'hui elle élargisse son cercle, s'enrichisse de termes scientifiques, et atteigne un haut degré de culture, cependant elle n'a jamais encore été considérée jusqu'à présent comme langue religieuse, n'a jamais servi à aucun culte, à aucune profession religieuse. L'orthodoxie même

s'en passait et s'en passe encore aujourd'hui; elle n'a pas encore de traduction des saintes Ecritures; voilà pourquoi elle manque totalement d'expressions et de mots consacrés pour rendre les conceptions chrétiennes, soit dogmatiques soit morales.

D'un autre côté l'Eglise catholique, dont la doctrine était professée par la Pologne, la Lithuanie et la Ruthénie comme religion dominante, se servait toujours de la langue latine dans sa liturgie principale; mais dans la liturgie supplémentaire elle employait de préférence la langue polonaise, ensuite la lithuanienne la lettone, et enfin la langue ruthène, c'est-à-dire les dialectes de la petite Ruthénie et de la Ruthénie blanche. Dans la Russie proprement dite, dans la Russie orthodoxe, dont la domination et la religion s'étendirent simultanément sur la Ruthénie lithuanienne, sur la Lithuanie et la Pologne, il existe une loi sévère qui défend à tout orthodoxe de devenir catholique, et c'est pourquoi l'Eglise catholique n'a eu jamais l'occasion de se servir de la langue officielle russe nulle part, ni avec qui que ce soit. Dans les confessions, et quelquefois même dans les sermons et l'explication du catéchisme, lorsqu'il s'agissait de Ruthènes catholiques ou uniates, elle se servait des dialectes de la petite Ruthénie et de la Ruthénie blanche. Ces dialectes lui suffisent jusqu'à présent pour rendre

les devoirs religieux aux Ruthènes qui sont restés catholiques. Quant aux Russes orthodoxes, aucun d'eux n'ira jamais dans une église catholique. En outre les catholiques, tant Ruthènes que Lithuaniens, Samogitiens et Lettons, se sont tellement accoutumés à la langue polonaise, que si l'Eglise se sert avec eux des dialectes qui leur sont propres, elle le fait plutôt par affection maternelle pour les races qui professent sa doctrine, que par nécessité religieuse. Quant à ses fidèles, n'importe de quelle race, ils préféreraient cent fois la langue polonaise et l'ancien état de choses à la langue russe dans les offices supplémentaires. En effet, les Lithuaniens et les Ruthènes comprennent généralement la langue polonaise; mais comment la langue russe sera-t-elle comprise par un Polonais du royaume de Pologne, par un petit propriétaire lithuanien et ses serviteurs; comment sera-t-elle comprise par le Lithuanien, le Samogitien, le Letton? Voilà pourquoi l'innovation projetée épouvante le peuple des campagnes. Il y a encore un embarras qui obscurcit la relation de l'Eglise catholique avec la langue officielle russe; ce sont les inventions ethnographiques et historiques concernant l'identité de l'empire russe et des Ruthénies. Il y a bien des conformités ethnographiques entre les Ruthènes comme tribus slaves, mais il n'y

en a pas entre l'empire russe, qui n'a commencé à s'appeler Russie que depuis Pierre le Grand, et les Ruthénies. La Russie comme État, s'est emparée des Ruthénies, petite, blanche et rouge, ainsi que de la Lithuanie et de la Pologne, par la conquête. L'Église catholique n'a pas eu de rapports religieux avec l'empire orthodoxe russe; voilà pourquoi l'imposition de la langue russe avec l'exclusion des dialectes ruthènes et lithuaniens et de la langue polonaise, lui cause un grand préjudice. En outre les prêtres eux-mêmes n'ont pas eu assez de temps pour apprendre, ou plutôt pour façonner la langue russe qui n'a encore jamais servi nulle part à aucun enseignement religieux. On l'enseignait, il est vrai, dans les écoles, mais non comme langue religieuse; on l'enseignait aussi dans les séminaires, mais, même après des études bien sérieuses, on voyait son insuffisance lorsqu'il s'agissait d'exposer d'une manière précise des sujets religieux. Nous devons encore remarquer que, dans l'espace des neuf dernières années, plusieurs séminaires, comme ceux de Vilna et de Minsk, n'ont presque pas d'élèves; les autres n'en ont qu'une dizaine qui ont perdu tout espoir de recevoir les ordres sacrés. On a encore l'académie ecclésiastique à Saint-Pétersbourg, mais là aussi on enseigne la langue russe officielle, usuelle, scientifique si l'on

veut; mais non la langue religieuse. Maintenant cette académie, qui compte quarante élèves, combien peut-elle élever de prêtres, sachant la langue russe, pour tous les diocèses en Russie et en Pologne? En outre il y a des ecclésiastiques de campagne, surtout ceux d'un âge avancé, qui n'ont jamais eu ni l'occasion ni la nécessité d'acquérir la connaissance de la langue russe; ceux-là n'apprendront pas le russe uniquement parce qu'il leur a été défendu de se servir de la langue polonaise. On peut donc dire, qu'en présence du projet de l'introduction de la langue russe dans l'enseignement religieux, le clergé catholique se trouve dans la position d'une bande de condamnés aux travaux forcés dans les mines, qui doivent en extraire une langue non encore employée dans aucun culte, pour enseigner la religion catholique.

Mais a-t-on fait du moins quelque chose en vue de réaliser le projet concernant l'introduction de la langue russe dans l'enseignement catholique? On a rendu beaucoup d'ordonnances, mais on a fait peu de chose; on a prescrit depuis longtemps déjà l'emploi de la langue russe dans les relations officielles des évêques et des autorités diocésaines avec le clergé. Les ukases du collége et du consistoire, les ordonnances diocésaines sont déjà rédigées tant bien

que mal en russe, mais cela a-t-il une influence quelconque sur la formation de la langue religieuse russe? Aucune. L'évêque, le consistoire et les autres autorités ne font que s'exprimer en russe comme le feraient le gouverneur, le *sprawnik*, le *pristaw* (officiers de la police du district), etc.; et cette langue leur suffit, quoiqu'elle n'aurait pas suffi ni aux apôtres, ni aux Pères de l'Eglise, ni aux théologiens, ni aux prédicateurs, aux Chrysostomes, aux Chrysologues, aux Bernards. On a prescrit aussi, depuis plusieurs années, d'enseigner la religion catholique en russe dans les gymnases et les écoles; or, qu'en est-il résulté? C'est que les aumôniers des gymnases et des écoles abandonnèrent leurs postes; les évêques essayèrent de faire quelques démarches auprès du gouvernement pour le dissuader de sa résolution; on ne les écouta pas et la nécessité fit trouver des prêtres; on commença donc d'enseigner la religion en russe, mais ici une nouvelle difficulté se présenta; où trouver les livres élémentaires indispensables à l'enseignement? Le père Stacewicz, dominicain russifié, écrivit un catéchisme en russe, mais quel catéchisme! Luther et Calvin eux-mêmes ne s'en seraient pas contentés, et que dire d'un catholique?... Ainsi les aumôniers doivent, comme des sapeurs, fouiller et creuser partout pour découvrir des mots plus ou

moins conformes aux termes du catéchisme. Mais comment faut-il procéder dans les autres parties de l'enseignement religieux? Comment expliquer les cérémonies, disposer et conduire les exercices religieux, enseigner l'histoire de l'ancien Testament et l'histoire ecclésiastique? Ni le père Stacewicz ni aucun autre versé dans la langue russe n'osa entreprendre cette tâche. Dieu seul a su extraire du néant les éléments de l'univers; quant aux ordres émanant des autorités russes, ils n'ont su qu'engendrer une obéissance passive et stérile sinon nuisible. En effet, l'enseignement forcé de la religion en langue russe démontre après plusieurs années : que cette langue n'est pas en rapport avec la science; qu'étant incapable d'embrasser la religion elle ne fait que la tailler d'après sa mesure; qu'elle fatigue les enfants et, loin d'accroître leurs connaissances religieuses, arrête leur instruction basée sur les principes de la religion; qu'elle est en un mot, moralement parlant, leur assassin et leur bourreau.

Tous ceux qui connaissent les relations réciproques de l'Eglise catholique et de la langue russe qu'on veut lui imposer dans l'enseignement; tous ceux qui contemplent les fruits funestes produits par l'emploi de cette même langue dans les gymnases et les écoles en matière d'enseignement de la religion catholique;

tous ceux-là, dis-je, pouvaient croire que le projet poétique de M. Storoženko serait condamné à disparaître dans les brouillards de ses rêves ; qu'il serait abandonné comme peu pratique, d'autant plus, que même la sanction impériale, qu'on parvint à obtenir, dans l'ukase cité plus haut, n'accepta ce projet que comme un projet, sans prescrire son exécution, et fit dépendre de la propre volonté et du propre désir des catholiques la célébration des offices supplémentaires en langue russe, ainsi que la prédication en cette langue. Mais les russificateurs ne l'entendaient pas ainsi. Il entrait dans leur calcul de maintenir ce projet coûte que coûte, et, sans se décourager, d'employer tous les moyens en leur pouvoir pour le mener à bonne fin. Aussi se répandirent-ils dans tous les gouvernements lithuaniens pour contraindre le peuple, la noblesse et le clergé à formuler des demandes, des vœux, des pétitions et des sollicitations collectives, tendant à introduire la langue russe dans l'enseignement religieux et les offices supplémentaires. Or, il faut avouer que leurs entreprises ne furent pas couronnées d'un succès éclatant.

Ainsi, par exemple, un employé de M. Chelgounoff, gouverneur de Mohileff, arrive dans une paroisse, il convoque les catholiques, leur dit qu'ils devraient désirer d'écouter la parole de Dieu prê-

chée en langue russe et d'assister à la célébration des offices supplémentaires en cette langue ; le peuple écoute et se tait : il leur parle alors de l'empereur, de sa bonté, de ses grâces et de sa volonté, et le peuple lui répond : « Nous vénérons et nous aimons « le czar, mais nous voulons que rien ne soit changé « dans notre religion. » L'employé, après avoir épuisé toute son éloquence persuasive, demande les noms des catholiques, et, au fur et à mesure que chacun les décline, il les inscrit sur un papier préparé d'avance ; ensuite il pose trois croix devant chaque nom, et faisant passer ce papier pour une pétition authentique des paroissiens, il la transmet en suivant l'ordre hiérarchique des autorités compétentes jusqu'au ministère. Le directeur du département des cultes étrangers la communique au collége, le collége au consistoire, le consistoire délégue un député, on organise une enquête ; les paroissiens catholiques se plaignent de ce que leur conscience a été surprise et formulent une demande diamétralement opposée à la précédente. Pendant l'absence de M. Timacheff, ministre de l'intérieur, l'évêque Staniewski soumet toute cette affaire au prince Labanoff Rostowski qui remplace le ministre ; on fait beaucoup de bruit pour ce mensonge d'un employé ; le comte Sievers attaque, l'évêque Staniewski défend ; on mande à Péters-

bourg le prélat Wasilkowski official du diocèse de Mohileff, on le tient là pendant plusieurs mois, mais l'aspect des choses n'est pas changé pour cela ; le peuple ne voulut jamais et ne veut pas maintenant de la langue russe ni dans les sermons ni dans les offices supplémentaires.

Un autre employé, un *sprawnik*, arrive chez un petit propriétaire du gouvernement de ..., il approche son siége de celui du maître de la maison et débute en disant qu'en dehors de la visite amicale, qu'il avait l'intention de lui rendre, il voulait aussi l'entretenir d'une petite affaire : « Voici, dit-il, une « pétition de la noblesse de notre district, qui désire « que dorénavant les sermons soient prononcés en « langue russe dans les églises catholiques et que « les offices supplémentaires soient célébrés en cette « langue; il s'agit d'avoir votre signature; pour « parler franchement vous pouvez la donner ou la « refuser, mais vous devriez vous rappeler, qu'à « telle époque, vous avez porté plainte contre la « commission de vérification; puis, contre l'ar- « bitre, qui a réparti vos meilleurs terrains entre « les paysans ; et tout récemment encore vous avez « sollicité le remboursement de la somme de rachat; « or donc, réfléchissez que vous avez des affaires, « qu'on tâchera de décider en votre faveur si vous

« signez ce papier; si non vous pourrez vous « plaindre, vous lamenter et solliciter à votre aise « sans jamais arriver à une solution favorable. » Le maître de la maison affable et prévenant, tout en offrant de ceci et de cela au *sprawnik*, et l'accablant de politesses, tâche en même temps de lui faire comprendre que l'organisation des sermons et des offices ne le regarde pas du tout. « Il ne s'agit pas pour vous « d'organiser, » répondit le *sprawnik*, « mais vous « pouvez bien formuler un désir, émettre un vœu « sous ce rapport et signer ce papier. » — Mais « dites-moi, monsieur le *sprawnik*, seriez-vous allé « chez un propriétaire russe pour le tenter de faire « une demande, relativement à l'introduction des « sermons et des chants polonais dans les églises « russes? » Le front du *sprawnik* se rembrunit au mot de *tenter*, qui lui rappelait sans doute le diable. Le propriétaire redouble d'attentions et de prévenances, il remplit le verre du *sprawnik* en ajoutant : « Voyez-vous, monsieur, nous autres, ayant dans « l'Eglise catholique une hiérarchie respectable et un « chef vénéré, nous ne nous permettons pas d'arran- « ger les églises à notre gré; et j'ai tout lieu de croire « qu'un propriétaire russe serait bien embarrassé « s'il devait dire à un prêtre orthodoxe : je vous « prie dorénavant de ne parler, chanter et prêcher

« dans l'église autrement qu'en français ou en turc « ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas « qu'on vous fît à vous-même. » Le *sprawnik* commença à se fâcher, à parler de la volonté du czar, du désir du gouverneur, etc.; mais le propriétaire augmentait les libations et faisait toutes les politesses pour ne pas s'en faire un ennemi; sachant du reste que, dans ces circonstances, la discussion ne prouve jamais rien, il fit un geste dans la direction des mains du *sprawnik*, dont les idées suivirent immédiatement un autre courant. Jusqu'à la fin de la visite il ne fut plus question ni de sermons ni d'offices russes. C'est ainsi que le *sprawnik* fut congédié encore dans d'autres endroits où il se présenta, et le papier de la pétition, qu'il avait préparée, était déjà froissé et maculé de taches qu'il n'était pas encore revêtu d'une simple signature.

Un troisième agent de la russification qui fit irruption dans un presbytère n'eut pas de meilleur succès. Le curé était assermenté et d'un âge avancé. L'employé, avant de lui exposer son affaire, voulut faire l'important en lui disant qu'il connaissait personnellement l'administrateur du diocèse, ainsi que les prélats Niemeksza et Tupalski, hommes de cette époque. Le curé écouta tout tranquillement et répondit avec gravité : « J'ai juré devant Dieu de

« paître jusqu'à ma mort les âmes de ma paroisse : « je ne puis donc demander pour elles que ce qui « est nécessaire à leur salut. Je connais l'affaire dont « vous me parlez, je connais aussi l'ukase de Sa « Majesté. Il ne me reste qu'à vous dire, qu'aucun de « mes paroissiens ne m'a jamais rien demandé rela- « tivement à la langue russe, et je ne pense pas qu'il « y en ait un seul qui la sache au point de vouloir « des sermons et des offices en cette langue. » — « Mais votre influence, monsieur le curé, » interrom- « pit l'employé, « pourrait engager les paroissiens à « faire une pétition relativement à .... » — « Nous « autres, » répondit le curé, « nous ne cherchons à « avoir de l'influence et nous ne l'exerçons que dans « tout ce qui regarde le salut de nos fidèles ; quant « aux pétitions, voilà celles que je fais à Dieu avec « mes paroissiens : « Que votre règne arrive ! que « votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ! « donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! « et pardonnez-nous nos offenses comme nous les « pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne « nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous « du mal. » L'employé se retira et quitta le presbytère. Son cocher, qui était catholique, entendit des mots sans suite, comme « prosélyte, fanatique ; » mais l'affaire de la pétition en resta-là. Des scènes

pareilles avaient lieu dans tous les gouvernements lithuaniens; on employait partout la persuasion et la force pour organiser des pétitions demandant l'emploi de la langue russe, mais nulle part les catholiques ne voulaient les présenter.

C'est alors que les russificateurs résolurent d'éluder cette partie de l'ukase, qui soumet l'introduction de la langue russe dans l'Eglise catholique à la condition que les catholiques formuleraient eux-mêmes une demande dans ce sens. Ici nous devons examiner quelques faits dont ils surent tirer parti.

En 1846 fut conclu à Rome, entre le Saint-Père Pie IX et Nicolas, empereur de toutes les Russies, un concordat réglant les rapports de l'Eglise catholique avec l'empire. Le concordat, tiré à un très-petit nombre d'exemplaires, fut distribué parmi les administrations diocésaines. D'après ce concordat, l'archevêque métropolitain Ignace Hołowinski fut chargé par le Saint-Père de délimiter les sept diocèses, qui formaient la province ecclésiastique de Mohilew. Sous son successeur, l'archevêque métropolitain Venceslas Zylinski, on dressa, d'après ces délimitations, une carte géographique de cette province, avec la statistique des églises et des couvents dont l'inviolabilité était désormais garantie par les conventions du concordat, acceptées volontairement

par les deux parties contractantes. Les exemplaires de ce concordat, ainsi que les cartes devinrent ensuite de plus en plus rares. M. Skrypitzine, directeur des cultes, commença à violer ses décisions; son successeur, le comte Sievers, suivit son exemple. A partir de l'année 1863 le gouvernement ne tenait plus aucun compte du concordat; aujourd'hui il est déchiré.

La Podolie, l'Ukraine et la Wolhynie, sous le rapport de l'administration ecclésiastique, étaient partagées entre deux diocèses : celui de Kamieniec-Podolski et celui de Luck-Żytomierz. Le premier, récemmènt encore, était administré par l'évêque Antoine Fijalkowski, le second, par l'évêque Gaspard Borowski. Peu de temps après la mort de l'archevêque métropolitain Venceslas Żylinski en 1863, lorsque l'archidiocèse de Mohileff était administré par l'évêque Staniewski, ex-dominicain, un ukase de l'empereur (1864) supprima le diocèse de Kamieniec-Podolski, en le réunissant à celui de de Luck-Żytomierz ; l'évêque Borowski s'opposa longtemps à cette fusion, pour laquelle on parvint enfin à avoir le consentement du saint-siége. Quant à l'évêque Fijalkowski, le gouvernement, après l'avoir relevé de ses fonctions, lui assigna Simferopol en Crimée pour lieu de résidence. Ainsi disparut un des sept

diocèses, et son dernier évêque fut le second de ceux qu'on condamna à l'exil.

En 1869, l'évêché catholique et le diocèse de Minsk subirent un sort pareil. L'évêque Adam Woytkiewicz l'administrait depuis une quinzaine d'années environ, lorsqu'un jour il reçut un ordre secret du gouverneur-général Potapoff, qui le mandait à Vilna pour affaire urgente. L'évêque arriva pendant la nuit; cette nuit même arriva aussi le comte Sievers, directeur du département des cultes étrangers. Le lendemain, dans la matinée, ils se rencontrèrent chez le gouverneur-général Potapoff. Après les salutations d'usage, le comte Sievers annonça que Sa Majesté avait résolu de supprimer l'évêché de Minsk; de réunir son diocèse à celui de Vilna; de relever l'évêque de ses fonctions en lui assignant Vilna pour lieu de résidence, et l'appartement des anciens évêques de Vilna. Le vénérable vieillard se soumit humblement à la volonté de Sa Majesté; il pria seulement qu'on lui permît encore de retourner à Minsk, soit pour remettre l'évêché et le diocèse, soit pour mettre un peu d'ordre dans ses affaires et sa propriété personnelle; cette permission ne lui fut pas accordée; du reste, on l'accabla de prévenances et d'honneurs, qui diminuèrent graduellement dans le courant du troisième mois et

du quatrième, où il mourut. On envoya au mourant une décoration de Saint-Pétersbourg ; on fit au mort des funérailles magnifiques; on manda de Kowno l'évêque Beresniewicz pour la célébration de l'office des morts; par une faveur spéciale on permit d'accompagner ses restes mortels avec musique et chants funèbres pendant tout le trajet à la cathédrale et jusqu'au cimetière. Ainsi disparut le second diocèse, ainsi finit son dernier évêque.

La Podolie, l'Ukraine et la Wolhynie n'avaient plus qu'un évêque, Gaspard Borowski. Il consacra toute sa vie aux soins de son troupeau et de celui qu'on avait ensuite confié à sa garde. Le gouvernement connaissait sa fidélité inébranlable, et l'Église son activité et sa sollicitude infatigable. Son séminaire était le meilleur, son clergé le mieux discipliné. Aussi le Saint Père l'estimait-il beaucoup. Mais l'heure était arrivée où le gouvernement russe ne voulant plus tolérer le catholicisme commença à le persécuter. Les préjudices causés à l'Église, le projet même de l'introduction de la langue russe, ne pouvaient ne pas provoquer la douleur de l'évêque et une certaine résistance de sa part. Le gouvernement ne respecta pas le zèle exemplaire du bon pasteur; conformément à un arrêté du prince Korsakoff-Doundoukoff en 1870, il fut exilé à Penza. C'est

là que demeure maintenant le troisième des évêques exilés.

En même temps, à Kowno, le jeune évêque Alexandre Beresniewicz était suffragant, official et l'aide sincère et capable du vénérable évêque Mathieu Wołonczewski. Soit pour priver le vieillard de son appui, soit pour éloigner son successeur naturel, l'évêque Beresniewicz, d'après un ordre du gouverneur-général Potapoff fut transporté à Mitau (1870). C'est là que le quatrième des évêques exilés continue à vivre en simple particulier.

Un catholique sent son cœur se serrer en récapitulant dans sa pensée ces faits lamentables ! Rien que dans la province ecclésiastique de Mohileff, qui constitue l'Eglise catholique en Russie, et dans un espace de temps si peu considérable, on supprima deux diocèses, celui de Kamieniec-Podolski et celui de Minsk, le troisième, celui de Tiraspol, est germanisé ; quatre évêques, Fijałkowski, Krasinski, Borowski et Beresniewicz sont exilés, deux autres, Woytkiewicz et Staniewski, sont morts. La pensée se perd en demandant quels sont les péchés et les fautes que l'Eglise catholique doit expier par un sort aussi triste de toute une province, des simples diocèses et des évêques? Pourquoi le lien hiérarchique, si indispensable à l'unité de l'Eglise, est-il brisé? Pour-

quoi ce concordat déchiré? Pourquoi cette persécution des pasteurs innocents sans aucun respect pour leur caractère auguste? Pourquoi cette ruine de tant de temples, de tant de congrégations? Pourquoi cette destruction du culte catholique? ces entraves dans l'exercice des devoirs religieux; cet esclavage de la parole de Dieu? Pourquoi cette anarchie fomentée dans l'Eglise? Pourquoi cette élévation des mauvais prêtres et cet abaissement des bons? Pourquoi cette concentration de l'autorité ecclésiastique dans des mains laïques? Pourquoi cette dévastation des séminaires? Si c'est une vengeance, qu'est-ce qui la provoque? Si c'est un calcul, quel est-il? Pourquoi cette contradiction entre l'ukase, par exemple, et les faits qui ont lieu dans les diocèses au nom de cet ukase? A qui le gouvernement prépare-t-il les voies, en mettant en jeu les moyens révolutionnaires? Qui pourrait le deviner aujourd'hui, qui pourrait répondre à ces questions?

Il n'y a que les russificateurs qui en profitent; ne pouvant jusqu'à présent obtenir une pétition des catholiques en faveur de l'introduction de la langue russe dans leur Eglise, ni par prières, ni par intimidation, ils tombèrent sur l'idée de chercher des agents, propres à l'exécution de leurs plans, parmi les ecclésiastiques, non gardés par la discipline et

pervertis par l'anarchie ; or, c'est une honte ineffaçable pour notre clergé, qu'ils aient trouvé des agents capables de se prêter à leurs intrigues.

Ils en ont trouvé d'abord à Vilna même. Le prélat Niemeksza, que nous connaissons par ses hauts faits antérieurs, commença par publier un livre d'heures en russe, pour l'usage de la jeunesse catholique des écoles. Ce livre porte le titre de : « *Petit autel catholique romain* » (1869) ; c'est une traduction, et l'on pouvait s'attendre au moins que le prélat Niemeksza ferait un meilleur choix de l'original, car ce n'est que la traduction d'un mauvais petit livre, écrit par spéculation, en 1854, par M. Cierpinski, secrétaire de l'évêque de Vilna, toutefois avec son approbation. Ce livre fut, à cette époque, recommandé à toutes les écoles, comme livre élémentaire, par le général Wrangel, alors curateur des écoles de la circonscription de Vilna. Chacun obtint sa part : l'évêque un peu de honte, M. Cierpinski un peu d'argent, et la jeunesse un méchant petit écrit, pour l'argent de ses parents. Cette traduction reçut encore du prélat Niemeksza un assaisonnement de patriotisme russe moderne : c'est pour les jeunes gens catholiques un appel au mensonge, car on les fait prier ainsi : (page 153) *Mon Dieu, bénissez la Russie notre patrie !* Ailleurs, (page 23) on les fait prier pour

l'empereur, dont le nom figure en caractères deux fois plus gros que ceux qui forment le saint nom de Dieu ; et ne pas même faire mention du pape, le Saint-Père Pie IX. Ce livre, d'abord polonais et maintenant russe, est imposé aux enfants comme livre élémentaire.

Peu de temps après, dans l'intérêt du projet d'introduction de la langue russe dans la prédication catholique, parut une traduction russe des évangiles pour les dimanches et fêtes intitulée : *Lecture des évangélistes, aux dimanches et fêtes, pour les catholiques romains*, 1869 ; en dessous du titre, le nom de l'éditeur Syrkine; au revers de la page le nom du censeur ecclésiastique : Mamert de Fulsztyn Herburt. Un peu plus bas on lit cette remarque : « Cette « traduction russe des lectures des évangélistes, a « été revue spécialement par l'autorité diocésaine « catholique-romaine ; » mais aucun de ceux qui constituaient cette autorité ne fit mettre son nom au bas de la page ; c'est déjà quelque chose que d'avoir honte, mais il vaudrait bien mieux s'abstenir de choses honteuses. Cette traduction est en langue russe, officielle, mais non religieuse. Aussitôt que ce livre fut imprimé, on l'imposa aux enfants dans les écoles. Les abbés Julien Narkiewicz et Cyprien Żebrowski, aumôniers des deux gymnases de Vilna,

qui ne voulurent ni accepter ce livre, ni le distribuer parmi les élèves, auxquels du reste, on ne donnait même jamais des évangiles en langue polonaise, furent destitués et expulsés de la ville.

Presque en même temps, dans le courant de l'année 1869, parut un livre avec un but encore plus audacieux, celui d'introduire la langue russe dans l'administration des sacrements. Ce livre n'est autre que le rituel (*Rituale Sacramentorum*). La langue polonaise en est bannie au point qu'aucun mot ne réchappa ; elle est remplacée par la langue russe, cette fois encore officielle, mais non religieuse ; les langues lithuanienne et lettone sont respectées, mais le texte de ces deux langues est imprimé en caractères russes de la manière la plus grotesque ; les textes français et allemand restent intacts. Les bénédictions des scapulaires et des rosaires sont supprimées. On a tout lieu de croire que l'apostat Kozłowski est le traducteur des deux premiers livres (les évangiles et le rituel) ; la censure ecclésiastique fut signée par le prélat Niemeksza.

En 1870, parut encore la première livraison des chants populaires religieux, chantés pendant les fêtes de Noël, traduits du polonais en russe par une religieuse russe de Vilna, sous le titre de : *Chants populaires religieux chantés pendant les fêtes de Noël.*

Ces chants sont au nombre de neuf. La censure est signée par le prélat Tupalski. Les éditeurs ne publièrent pas leurs noms.

Nous sommes ainsi devant un arsenal d'armes, forgées pour la russification de l'Eglise catholique; où sont donc les principaux insinuateurs et les russificateurs? où sont leurs noms? les uns sont oubliés, les autres ensevelis dans leur honte, d'autres encore disparurent à jamais. Mais pourquoi, depuis plusieurs années, toutes ces iniquités sont-elles accompagnées constamment des noms de différents prêtres? Car voici, par exemple, qu'en rencontrant un jeune élève nous lui demandons : qui vous a fait ce petit livre de prières en russe? C'est l'abbé Niemeksza; et à un prêtre nous demandons, qui nous a causé tant d'ennuis avec ces adresses? C'est l'administrateur du diocèse et l'abbé Tupalski! Et à qui sommes-nous redevables de tous les maux occasionnés par le rituel et les évangiles en langue russe? Aux abbés Niemeksza et Herburt! Ce n'est pas la première fois que le gouvernement Russe se dissimulait, tout en exerçant ses actes les plus audacieux et ses attentats les plus cruels, et marquait du sceau de l'infamie, qu'il avait mérité lui-même, ceux qui l'abritaient. Et vous, respectables prélats, pourrez-vous longtemps supporter cette flétrissure? Voilà

déjà que le peuple catholique déplore bien moins l'ukase et les persécutions de l'autorité, qu'il n'est scandalisé par vos prévenances, vos faiblesses et votre lâcheté! Qui lui défendra de penser et de dire qu'il s'est bien mieux distingué dans la défense de notre sainte religion que vous, qui vous êtes constitués les gardiens de l'Eglise que vous trahissez?

Sur ces entrefaites survinrent des événements, qui augmentèrent encore ces scandales et la douleur du peuple; c'est ici le lieu de citer ces faits déplorables.

Le consistoire de Vilna, présidé par le triumvirat des prélats, dont nous venons de parler, fut saisi de l'affaire du divorce des époux Lokucewicz. Pour quelques milliers de roubles cette affaire fut jugée en quelques jours, au mépris de toute légalité, et terminée, le lendemain du jugement, par un nouveau mariage de l'épouse divorcée; mariage béni par un des trois dignitaires. Deux assesseurs du consistoire, l'abbé Jacques Szyłeyko, curé de l'église du Saint-Esprit, et l'abbé Henri Klecki, curé de l'église de Saint-Jacques, plus consciencieux que leurs collègues, protestèrent contre ce divorce traité si légèrement. Pour se venger de cette protestation, l'official du consistoire, qui était en même temps administrateur du diocèse, demanda l'autorisation du gouver-

neur-général Potapoff pour éloigner du consistoire les deux assesseurs Szyłeyko et Klecki, trop absorbés, disait-il, par leurs devoirs paroissiaux, et de les remplacer par deux autres assesseurs. En attendant, des bruits divers sur le divorce en question, sur l'argent reçu par le consistoire et sur le mariage, conclu et béni en si peu de temps, commencèrent à circuler à Vilna, et parvinrent enfin aux oreilles du contre-amiral Chostakoff, gouverneur civil. Ce dernier envoya un de ses employés au consistoire pour se convaincre de la vérité, et se rendit ensuite lui-même chez le gouverneur-général pour l'informer de ce qui s'était passé, et lui soumettre la nécessité de relever le prélat Żylinski de ses fonctions d'administrateur du diocèse; mais il ne fut pas écouté. Cependant, comme le scandale était trop fort, la demande du prélat Żylinski, relativement aux assesseurs Szyłeyko et Klecki, fut considérée comme non-avenue, et ces derniers demeurèrent à leurs postes. Deux mois s'écoulèrent, dans le courant desquels le gouverneur civil Chostakoff fut destitué, et le prélat Żylinski fit un voyage à Saint-Pétersbourg. Après son retour il formula la même demande au gouverneur-général, et, ô miracle! obtint immédiatement sa décision, qui lui prescrivait : d'éloigner les deux assesseurs du consistoire, les priver de leurs cures et les envoyer dans

des couvents pénitentiaires : l'abbé Szyłeyko à Nieswież et l'abbé Klecki à Grodno. Ces deux décisions, si contradictoires, ne provoquèrent pas un médiocre étonnement, et on regretta beaucoup les deux prêtres, surtout l'abbé Szyłeyko. Pendant toute une vie d'honneur et de probité l'abbé Szyłeyko sut se concilier l'estime générale; on le considérait comme le premier prêtre de Vilna. On écoutait avec attention ses sermons édifiants, son confessionnal était toujours assiégé par une foule nombreuse. On disait qu'il dirigeait magistralement et saintement les consciences de ses pénitents, que dans une époque de relâchement de mœurs, suite de toute révolution, son influence aida beaucoup de jeunes femmes et de jeunes filles à conserver leur chasteté. On regrettait aussi l'abbé Klecki : c'était un prêtre revenu au bien après quelques scandales. Par la volonté de Dieu il devint estropié; il souffrit beaucoup, manqua de perdre une jambe, mais il endurait son mal avec patience, on pourrait même dire avec un contentement ineffable, en avouant ses erreurs passées et en disant que son âme était avide de souffrances pour se purifier. En un mot, on regrettait l'abbé Szyłeyko pour les vertus de toute sa vie, et l'abbé Klecki pour sa pénitence édifiante, sincère et persévérante. O Vilna! pauvre et vertueuse cité, cité par

excellence ! tu es toujours la même ! tu as toujours récompensé généreusement tous les sacrifices ! Du sein de la dépravation contagieuse tu élevais toujours quelqu'un qui portait autour de son front une auréole lumineuse ! Tes saints et tes saintes attiraient la miséricorde du Seigneur sur les pécheurs et les pécheresses ! A côté de ceux qui faiblissaient tu plaçais toujours un champion intrépide de la bonne cause ! Auprès des dignitaires souillés de l'Eglise, tu montreras toujours tes prêtres dignes et respectables, tels que Szyłeyko, Klecki et tant d'autres que tu respecteras toujours, et que tu iras consulter même sous la garde des soldats, sous les verrous des prisons ; que tu n'oublieras jamais, même lorsqu'au delà de l'Oural et de l'Irtiche, ils adoreront Dieu selon les préceptes de la sainte religion !

Nous avons parlé plus haut du voyage que le prélat Żyliński, administrateur du diocèse, fit à Saint-Pétersbourg. Il l'entreprit après avoir été mandé par le ministre de l'intérieur, ou par le directeur du département des cultes, le comte Sievers, et cela, au moment où l'opinion des habitants catholiques de Vilna lui devenait de plus en plus hostile. Quelques-uns des mécontents répétaient contre lui les vieilles choses, les autres étaient choqués par le mystère de ses richesses ; d'autres encore étaient

irrités par la diminution du culte de Notre-Dame d'Ostra Brama et par le pressentiment d'un attentat prémédité contre l'Eglise. Tout cela fut envenimé encore par ce divorce scandaleux et par les plaintes retentissantes de M. Alexandroff, employé orthodoxe, qui aperçut les deux tapis, qu'il avait offert à la chapelle d'Ostra Brama, dans les appartements de Mme B. boulangère et nièce du prélat Żyliński, dotée (comme il disait) avec l'inventaire de Notre-Dame d'Ostra Brama. Soit que ces bruits eussent retenti jusqu'à la capitale, soit qu'ils y eussent été portés par le général Chostakoff, soit que les cris de l'employé, réclamant ses tapis, fussent parvenus jusqu'aux bords de la Néva, le fait est que les premiers moments du séjour dans la capitale ne furent pas très-agréables à l'administrateur du diocèse de Vilna. Mais peu de temps après, avec ou sans réserve, les choses prirent pour lui un meilleur aspect. Son retour à Vilna fut précédé par le bruit qu'il s'était engagé à introduire la langue russe dans l'Eglise catholique, au moyen du clergé. Après son retour, sur un signe du consistoire, tout le clergé vint le saluer et écouter ses récits, sur la décoration de sainte Anne de 2e classe, ornée de la couronne impériale, qu'il venait de recevoir; sur le gracieux accueil des autorités; sur l'audience qu'il avait ob-

tenue de Sa Majesté, dont il avait baisé la main; sur une autre audience de l'héritier du trône; mais il ne dit pas un mot touchant l'engagement qu'on lui imputait, et il semblait que ce bruit alarmant n'aurait pas plus d'importance que tout autre caquet de la ville. Après cela vint la série des grands diners pour lesquels il ramassait ses invités où il pouvait, en ne leur racontant que ce qu'il avait déjà précédemment raconté au clergé. Trois semaines après, *le Courrier de Vilna* publia un premier article du prélat Tupalski, dans lequel il bravait et défiait l'opinion du public de Vilna, hostile à lui-même et aux prélats qu'on soupçonnait, raillait les femmes et se posait en martyr. Quelques jours après parut, dans le même *Courrier*, son second article, où il insérait le discours prononcé soi-disant par le prélat Żyliński devant le clergé. Ce discours, depuis le premier mot jusqu'au dernier, n'était qu'un mensonge odieux et maladroit, rembourré principalement de phrases tirées d'un patriotisme russe de fraîche date, et où le prélat ne protestait qu'en passant de sa fidélité envers l'Eglise. Pourquoi cet impudent mensonge? Pourquoi le prélat Żyliński, qui désavouait ce discours en particulier, qui déclarait au contraire n'en avoir jamais prononcé le premier mot, pourquoi, dis-je, ne protesta-t-il pas publiquement? Pourquoi

le consistoire distribua-t-il dans le diocèse le numéro du *Courrier* renfermant ce mensonge indigne et scandaleux, au nombre de plusieurs centaines d'exemplaires? Pourquoi prescrivit-il au clergé d'envoyer des adresses de félicitations à l'administrateur du diocèse, composées sur le modèle du discours précité? Pourquoi ces adresses prescrites, imposées et qui n'avaient aucune raison d'être? Cette infamie n'était-elle donc destinée qu'à porter le coup de grâce à Tupalski, si jamais une infamie peut tuer un impudent? Ne serait-ce donc qu'un scandale provoqué par Tupalski, qui n'avait rien de commun avec l'administrateur du diocèse? Hélas! la vue de cette duplicité dans les actions, de ces intrigues secrètes, tortueuses et embrouillées, commença à faire tomber de tous les yeux le bandeau de l'illusion; l'engagement pris par le prélat Żyliński de russifier l'Eglise catholique au moyen du clergé, devint de plus en plus vraisemblable!

En général les adresses ne sont présentées que dans des circonstances graves, où il est question d'Etats, de souverains ou de personnages importants. Cependant rien de semblable n'avait eu lieu ni à Vilna ni dans l'empire, lorsqu'on commença à presser le clergé de présenter les adresses. En effet, la seule et unique circonstance que l'abbé Zyliński devint en

peu de temps prélat, administrateur du diocèse, et enfin chevalier d'un ordre de médiocre importance, ne pouvait ni justifier l'adresse ni en former le sujet; du reste on l'en avait déjà félicité en temps et lieu. Il en résulte donc, que le texte des adresses exigées par le prélat Żyliński devait être tiré principalement du discours fabriqué par Tupalski, discours inventé impudemment et hérissé de phrases incompréhensibles, uniquement pour amener cette conclusion que le prélat Żyliński, tout en désirant rester catholique, voulait avant tout et absolument être russe, fils de la Russie sa mère. En exerçant cette pression, le prélat Zyliński ne prenait pas en considération que les autres ecclésiastiques ne pouvaient ni avoir ni simuler de sentiments pareils; il ne calculait pas que les plus sages d'entre eux savaient que celui qui trahissait un parti était toujours suspecté dans l'autre; il insistait seulement pour tirer ce qu'il pouvait du clergé épouvanté et opprimé : une parole imprudente, un engagement irréfléchi, ou bien même une simple lâcheté. On exerçait donc une pression sur le chapitre, auquel on soumit trois adresses rédigées par le serviable Tupalski, jusqu'à ce que la dernière réussit enfin à réunir les signatures de la majorité. Cette pression, on l'exerçait aussi sur le séminaire, les doyens, et, par leur intermédiaire, sur les sim-

ples ecclésiastiques. Peu à peu les adresses firent leur apparition : au fur et à mesure qu'elles paraissaient on les publiait dans le *Courrier*. Elles contenaient principalement des protestations de fidélité envers l'Eglise catholique et le trône. On inscrivait avec soin les noms de ceux qui présentaient les adresses ; on les élevait à des emplois plus lucratifs. Mais la majorité ne voulait ni écrire des adresses ni les signer ; ceux-là étaient notés et privés graduellement de leurs décanats et de leurs cures. Des adresses ! encore des adresses ! criait l'autorité diocésaine, le gouverneur, et dans les campagnes, le *sprawnik*, le *pristaw*, ou le doyen de fraîche création. Cependant les adresses n'abondaient pas ; on sentait seulement de plus en plus que cette intrigue tortueuse cachait un but mystérieux. On se contentait d'une adresse telle quelle, on ne voulait que des signatures, il était visible qu'on comptait les exploiter dans l'avenir. On se rappelait amèrement en Lithuanie comment Siemaszko, en extorquant les signatures des prêtres uniates, finit par les faire passer à l'orthodoxie. Quoique les adresses fussent principalement extorquées par les prêtres, c'est-à-dire par le triumvirat des prélats, placés à la tête de l'administration ecclésiastique ; quoique les agents russificateurs encourageassent cette persécution ostensi-

blement et secrètement, cependant comme tout ce mouvement était empreint de tant d'abjection, de fausseté et de déraison, on pouvait en quelque sorte présumer que l'autorité supérieure du pays n'y jouait aucun rôle, ou du moins qu'elle prendrait sous sa protection des hommes honorables, irrités par les propositions infâmes qu'on leur faisait. Le chanoine Louis Zdanowitch, recteur du séminaire, qui n'écrivit jamais aucune de ces adresses, ni n'en signa aucune, devait en faire l'épreuve. Il rédigea une note sérieuse dans laquelle 1° il copia mot à mot la vraie allocution, adressée par le prélat Żyliński au clergé, après son retour de la capitale; 2° démontra que le discours publié dans le *Courrier*, deux ou trois semaines après, était du commencement à la fin, inventé par le prélat Tupalski; 3° que le prélat Żyliński lui-même, dans un cercle d'ecclésiastiques, témoins oculaires du fait, ne reconnaissait que la première allocution et désavouait l'autre; 4° que malgré tout cela on forçait les ecclésiastiques à présenter des adresses, basées sur ce discours mensonger; 5° enfin il priait de mettre un terme à cette intrigue qui abusait le Gouvernement par un mensonge, provoquait la honte et le scandale et tendait à souiller le caractère des ecclésiastiques les plus respectables. Il présenta lui-même cette note au gouverneur-géné-

ral Potapoff, en lui expliquant verbalement ce dont il s'agissait, et attendit la réponse. Le gouverneur-général l'écouta attentivement, parcourut la note et, la lui remettant ensuite, ajouta en manière de décision : « Je serai obligé de vous relever des fonc-« tions de recteur du séminaire. » Le bruit de cet incident, étant parvenu aux oreilles de plusieurs respectables ecclésiastiques, les remplit de tristesse. On ne pouvait plus douter maintenant que l'engagement, pris par le prélat Żyliński, pour introduire la langue russe dans l'Eglise catholique au moyen du clergé ne fut un fait véritable. Il était visible que cette mesure était appuyée par l'autorité supérieure du pays, et que, tout en offrant son appui, cette même autorité se compromettait par deux décisions contradictoires qu'elle venait de rendre dans l'affaire des prêtres Szyłeyko et Klecki et s'embrouillait dans les artifices et les mensonges, pratiqués dans le but d'extorquer les adresses. La vérité, la dignité, la justice n'étaient plus en sûreté ; la persécution changeait seulement de caractère. L'administrateur du diocèse et les deux prélats étaient les persécuteurs ; ils étaient soutenus par l'autorité supérieure, par ses agents subalternes et par les russificateurs qui agissaient seulement dans l'ombre. On n'exerçait plus aucune pression sur la noblesse et le peuple, mais

uniquement sur le clergé, pour le forcer d'introduire la langue russe dans l'Eglise catholique. Quant à la pétition des catholiques, exigible d'après l'ukase impérial, il n'en était plus question.

On se rappelle sans doute que les livres, indispensables en premier lieu pour l'exécution du plan projeté, étaient déjà imprimés à Vilna en 1869. L'édition entière du rituel russifié fut envoyée à Saint Pétersbourg, chez le comte Sievers, directeur des cultes. Le directeur soumit ce rituel à l'approbation de l'évêque Staniewski. Quoique ce dernier répondit dans une communication officielle, que la publication d'un rituel appartenait au Saint Père; qu'il n'avait aucun droit d'approuver celui qui lui était présenté; qu'il s'était aperçu du reste que la traduction du polonais en russe n'était pas des meilleures, qu'il priait et suppliait par conséquent d'abandonner l'idée de la propagation de ce rituel, en prédisant les suites les plus funestes, tout cela n'empêcha pas le comte Sievers d'expédier à l'évêque Staniewski l'édition entière des rituels, comme si elle était déjà approuvée par ce dernier, en l'engageant à les faire distribuer dans tous les diocèses par l'intermédiaire du collége. L'évêque, qui jusqu'à présent résistait tant bien que mal, faiblit, exécute l'ordre du ministre ou du directeur, et expédie les rituels dans les diocèses.

Touché en outre par un don de 15,000 roubles, que le gouvernement lui accorda pour son jubilé, il prend les dispositions nécessaires, dans le diocèse de Mohilew, pour que le rituel soit distribué parmi les décanats. Dans le diocèse de Luck-Zytomierz l'évêque Borowski, s'opposant à toute russification de l'Eglise, ne distribue pas les rituels : on l'exile à Penza. Dans le diocèse de Telsze, l'évêque Mathieu Wołonczewski dépose les rituels dans les archives et continue, comme par le passé, à se servir des langues nationales lithuanienne et lettone dans la partie supplémentaire de la liturgie. Dans le diocèse de Tiraspol le rituel ne fut non plus considéré comme obligatoire, et l'on continua, comme par le passé, à se servir de la langue allemande. Quant au diocèse de Kamieniec, il n'existait déjà plus.

Dans le diocèse de Vilna et celui de Minsk, réuni récemment au premier, le prélat Żylinski, administrateur du diocèse, accepte les rituels et par l'intermédiaire du consistoire les distribue parmi les doyens, en les engageant, ainsi que tout le clergé des décanats, à signer leur acceptation en double expédition, dont l'une serait déposée dans l'administration diocésaine, et l'autre présentée au gouverneur. La pression, qu'on exerçait récemment encore en vue d'obtenir les adresses, était pratiquée mainte-

nant pour extorquer les signatures, constatant l'acceptation des rituels. Leur emploi n'était pas encore décidé; on exigeait seulement les signatures, le plus possible de signatures. Cependant le clergé ne cessait de représenter de toutes parts au prélat Zylinski, administrateur du diocèse de Vilna, que le canon du concile de Trente (ses 7. c. 13) défend toute innovation arbitraire dans le rituel sous peine d'excommunication; il lui faisait cette remarque que ce rituel devrait être absolument soumis à l'approbation du Saint Père et de la congrégation des rites; que même les anciens conciles nationaux, qui introduisaient les langues provinciales dans le rituel général, soumettaient toujours leurs actes à l'approbation du Saint-Siége, qu'aucun évêque n'introduisait jamais quoi que ce soit dans un rituel, ni ne le modifiait arbitrairement; que la voie dans laquelle on s'engageait menait tout droit au schisme; que, par le fait seul de l'acceptation d'un rituel russifié secrètement et illégalement, on s'affranchissait du lien hiérarchique de l'Eglise catholique, dont le chef, c'est-à-dire le Pape, se réservait le droit de compléter et de modifier le rituel, par l'intermédiaire de sa congrégation spéciale des rites; que ce rituel, d'une provenance inconnue, n'avait pas même été soumis à la censure ecclésiastique, car la signature du prélat

Niemeksza, constatant l'exactitude de la traduction russe, n'était après tout qu'une sorte d'ostentation pseudo-professorale, relativement à la langue, et non une approbation d'un livre religieux par une autorité ecclésiastique; que c'était une chose jusqu'à présent inouïe dans l'Eglise qu'un administrateur du diocèse, ou un consistoire, organisât un vote parmi le clergé, pour décider l'acceptation ou la non-acceptation d'un rituel imposé par une autorité étrangère à l'Eglise, et entreprît de réunir les signatures des ecclésiastiques à ce sujet; qu'on ne pouvait pas comprendre pourquoi l'ancien rituel, qui, dans des temps meilleurs, suffisait à l'Eglise pour soutenir la splendeur de son culte, serait jugé maintenant insuffisant? Que personne ne pouvait autoriser un prêtre à administrer les sacrements en russe à des millions de fidèles qui ne veulent pas de cette langue et ne la connaissent pas même, etc. etc. Mais l'administrateur du diocèse était sourd à toutes les observations, à toutes les représentations; aidé par son consistoire il employait la contrainte pour forcer les doyens, les curés et mêmes les prêtres interdits à donner leurs signatures quand même. On employait tous les moyens possibles pour atteindre ce but, la persuasion comme les menaces; les prêtres n'avaient plus un instant de repos; empêchés d'abord dans leurs

travaux par les adresses, dont nous avons parlé plus haut,, ils étaient persécutés maintenant pour signer l'acceptation du rituel; tout cela ne faisait qu'augmenter l'indignation du clergé et par contre-coup celle des laïques.

Dans des moments critiques, soit de souffrances publiques, soit de commotions morales, soit de sentiments surexcités, il se trouve généralement un homme qui personnifie à lui tout seul tout ce qui est disséminé dans les autres âmes; qui, d'un cœur ardent, ressent la douleur de tous, calcule profondément toutes les conséquences, et, par un acte héroïque, se pose en représentant de ses compagnons d'infortune et exprime pour eux tout ce qui doit être exprimé. Pour les catholiques persécutés en Lithuanie, pour le clergé opprimé, l'abbé Stanislas Piotrowicz était cette personnification des sentiments surexcités et de l'indignation publique. Ce représentant des catholiques souffrants devait être doué de la grâce de Dieu et d'une grande fermeté d'âme pour pouvoir, lui seul, exprimer la pensée de tous, la pensée de son temps; mais nous ne pourrions pas apprécier toute la portée de ce caractère sans indiquer les éléments dont il se composait. Nous devons le faire d'autant plus que, d'après l'opinion générale, cet homme, pour ainsi dire à double face, renfer-

mait en lui le bien et le mal, et tandis que, par un côté de ses actes il scandalisait Vilna, en dévoilant subitement l'autre il l'édifia, le charma, le ravit. Né de parents nobles, Stanislas Piotrowicz fit ses premières études, ainsi que celles du séminaire, à Vilna. Il commença par être vicaire dans plusieurs églises, avant de devenir vicaire de l'église paroissiale de saint Raphaël. Après la mort du curé, le chanoine Jean Menué, il devint administrateur de cette même église. Il se joignit, avec plusieurs jeunes prêtres, au parti du prélat Niemeksza, dont l'importance croissait alors de jour en jour, et grâce à sa protection devint doyen de Vilna, et aumônier du gymnase des demoiselles; en outre il était toujours bien recommandé au prélat Żylinski et aux autorités laïques. Cette protection du prélat Niemeksza lui coûtait cher; il devait lui donner de l'argent, le faire boire, partager ses orgies et lui en organiser d'autres; en outre il faisait le sacrifice de sa réputation; car on lui reprochait d'être un misérable et de se complaire dans la société des mauvais prêtres et des méchants en général; mais en revanche il connaissait tout ce qui se tramait contre l'Eglise, tout ce qu'on était en train d'exécuter. En sa qualité de confident des prélats usurpateurs de l'autorité ecclésiastique, et de doyen de Vilna, il était en butte à

toutes sortes d'insinuations et de recommandations, dans le temps où l'on forçait les prêtres à présenter les adresses, et maintenant lorsqu'il s'agissait de leur faire signer l'acceptation du rituel. Mais, d'un autre côté, l'abbé Stanislas Piotrowicz, grâce à son éducation primitive et ecclésiastique, était rempli d'une foi ardente et d'un dévoûment à toute épreuve envers l'Eglise. Il avait commencé par remplir ses premiers devoirs religieux avec zèle et persévérance; ensuite sa manière de vivre avait exercé sur lui une influence funeste, contrebalancée toutefois par la foi et la charité. Il tachait sa conscience, mais ne l'étouffait pas; il péchait, mais il priait en même temps; du reste, les prières ferventes de sa sœur, religieuse très-pieuse appartenant à l'ordre des sœurs de la visitation, ordre expulsé de Vilna, le soutenaient dans la bonne voie. Ses relations extérieures l'attiraient vers le mal, tandis que sa conscience le ramenait au bien. Il y avait en lui deux hommes, un bon et un méchant, qui se livraient une lutte acharnée; le méchant avait accès auprès des agents, que nous avons appris à connaître, et même auprès des prélats, dont il possédait la confiance; le bon savait les apprécier et les juger. Comme la foi et l'Eglise souffraient par eux, il commença peu à peu à les prendre en aversion, à détester leur perversité, à mépriser ceux dont

il briguait auparavant les bonnes grâces, lorsque personne encore du monde extérieur ne soupçonnait sa transformation morale. Le prélat Niemeksza, tout rusé qu'il était, continuait encore à boire chez lui, que déjà les récits de l'ivrogne lui servaient à composer sa circulaire. Les compagnons de ses égarements se vautraient encore dans leurs iniquités, que déjà il se retirait de leur société, se renfermait de plus en plus en soi-même, se repentait et priait. L'idée de l'expiation commença à germer dans son esprit et finit par le pénétrer et l'enflammer; la confession et le saint sacrifice de la messe le confirmèrent dans sa résolution. En 1870, la veille de la fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, il se confessa dans la matinée, et s'enferma ensuite dans la chapelle d'Ostra Brama, où il resta, pendant une heure entière, prosterné devant l'image miraculeuse de la Mère du Sauveur. Le soir il termina les circulaires, écrites de sa propre main, les adressa et les mit sous enveloppe. Pendant la nuit il brûla tous les exemplaires du rituel russifié envoyés par le consistoire, en réservant un seul pour le lendemain. Le jour suivant, de grand matin, il dit la sainte messe dans son église, expédia ses circulaires, avant la grand'messe, à toutes les églises de Vilna, pria l'abbé Rymowicz de célébrer la grand'messe, ordonna au sacristain

avant le sermon de placer une bougie allumée sur la chaire, y monta, lut l'Evangile et prononça un bon sermon approprié à ce jour de fête. Alors seulement, promenant son regard sur la foule qui remplissait l'église, et d'une voix où perçait l'émotion, il commença une nouvelle exhortation, dans laquelle il fit le résumé de l'histoire des souffrances de l'Eglise catholique et des fidèles depuis 1863. Il nomma les auteurs de ces souffrances, en désignant les trois nouveaux prélats par leurs propres noms; condamna leur administration et toutes leurs actions, en conjurant le peuple de se tenir en garde contre leurs ruses et leurs machinations et implorant de tout son cœur le pardon de ses paroissiens pour les scandales qu'il avait causés; il avouait humblement ses fautes; glorifiait la grâce du Seigneur qui le détournait des voies de l'iniquité, l'arrachait aux embûches des impies, l'encourageait à la pénitence et lui inspirait l'idée de l'expiation qu'il accomplissait maintenant. Ensuite il aborda le sujet le plus délicat, c'est-à-dire le rituel russifié; il déchira, à plusieurs reprises, l'exemplaire réservé dans la soirée de la veille; déchirant ensuite ses feuilles séparées et les brûlant l'une après l'autre il prononçait dans les intervalles ces paroles : « Que le bon Dieu détruise ainsi tout ce qu'ils ont « fait!... Que le feu consume ainsi tous leurs livres

« et tous leurs écrits, par lesquels ils ont souillé « notre sainte Église!... Que tout ce qu'ils ont fait « au préjudice de l'Église soit ainsi réduit en cen- « dres!... Que leur orgueil, leur méchanceté, leur « ambition, leur cupidité, s'évanouissent ainsi en « fumée!... Ils sont déjà maudits par leurs actions; « je les condamne et les maudis encore maintenant « devant vous et pour vous!... » Enfin il recommanda ses paroissiens à la grâce du Seigneur, les encouragea encore à persévérer et à rester fidèles à leur foi et se recommanda lui-même à leurs prières. En descendant de la chaire il était pâle. Le peuple, saisi d'admiration pour son curé, qui faisait ainsi un sacrifice généreux de sa propre personne, voulait conserver quelque souvenir de lui, comme d'un martyr; il déchirait son surplis et ses vêtements, en embrassant ses mains et ses pieds, et l'accompagna jusqu'au presbytère où tout était déjà enlevé; il n'y avait plus qu'un sac de voyage avec un bâton. L'abbé Piotrowicz fit mander aussitôt le *pristaw*, lui raconta ce qu'il venait de faire et l'engagea à disposer maintenant de lui comme son devoir lui prescrivait. Le *pristaw* lui fit quitter sa maison, et pour toujours! L'abbé Piotrowicz espérait qu'on le tuerait, et on assure qu'il désirait la mort; mais, après un emprisonnement de plusieurs jours,

il fut déporté dans le gouvernement d'Archangel.

Vilna, ses environs, et tout le pays furent longtemps encore sous l'impression de l'acte retentissant de l'abbé Piotrowicz. Les détails de ce fait prémédité répandus dans le public, le texte des circulaires commenté avec attention, et surtout l'enthousiasme des témoins oculaires de cet acte, rendaient son nom de plus en plus célèbre. On le considéra comme le représentant de la douleur et de l'indignation des catholiques de Vilna, et depuis ce temps on vénéra sa mémoire. Cet événement fit naître dans la ville et ses environs un espoir momentané; on aurait dit que saint Paul ou sainte Madeleine venaient de traverser Vilna après leur conversion! D'autre part il n'y avait qu'un témoin pareil qui pût arracher le masque au triumvirat des prélats et devenir pour eux le coup de foudre qui les atteignit, les épouvanta, mais ne les ramena pas à de meilleurs sentiments. Or, ils étaient bien atteints, car ils se précipitèrent aussitôt avec la police sur les églises de Vilna pour rechercher les circulaires, où leurs portraits étaient tracés de main de maître. Le curé de l'église de saint Pierre, qui, cédant à un mouvement de peur, brûla la circulaire qu'il venait de recevoir et ne pouvait pas par conséquent la restituer, fut emprisonné et ensuite déporté. Ils pen-

saient que toutes les circulaires étaient entre leurs mains, et cependant on commença à les imprimer à Cracovie, à Grodzisk, à Posen. Ils ne purent cacher leur terreur. Ils en fournirent eux-mêmes la preuve, d'abord, en ne paraissant nulle part en public, ensuite en ne traversant les rues qu'en voitures et en s'entourant d'une escorte de la police, que le prélat Żyliński gardait dans sa propre maison. Il l'emmenait avec lui dans sa voiture et la plaçait dans la cathédrale pour se faire accompagner et reconduire. On disait que le prélat Niemeksza avait un gendarme dans son appartement. Quant au prélat Tupalski, il avait acheté et portait sur lui un revolver. Mais cette peur n'avait aucune raison d'être, car personne ne pensait attenter à leur vie. Il est probable qu'ils simulaient cette peur, afin d'être encore récompensés pour la persécution qu'ils enduraient comme patriotes russes. Ce qui est certain, c'est que la foudre qui les atteignit et les épouvanta ne les ramena pas dans la bonne voie; car aussitôt que leur confiance fut ranimée, ils s'empressèrent de composer une nouvelle adresse, par la main du prélat Tupalski, rédacteur habituel, et la firent répandre par l'administrateur du diocèse. Cette adresse condamnait l'acte de l'abbé Piotrowicz et offrait à ceux qui devaient la signer une formule, par laquelle

ils désavouaient toute espèce de communauté avec ce dernier. Ainsi, voilà encore une adresse et des signatures extorquées, et la terreur, et les menaces, les destitutions. Cette adresse n'ayant pas été signée au séminaire, son inspecteur, le chanoine Jean Jawtok, digne et vénérable ecclésiastique, ainsi que les professeurs Kończa et Erdmann, furent immédiatement destitués et expulsés de Vilna.

La réaction qui se produisit dans les autres décanats était certainement de beaucoup moins dramatique, mais tout aussi éloquente. L'abbé Adam Kozmian, doyen d'Oszmiana, renonça à son décanat et à une cure très-bien cultivée et administrée, pour ne pas tenter ses frères de signer l'acceptation du rituel russifié. L'abbé Alexandre Gintowt, doyen de Grodno et archi-diacre de Bialystok, se fit relever de ses fonctions, devenues insoutenables par l'obligation qu'on lui imposait de propager le rituel et parvint à se faire transférer à Suwalki, dans le gouvernement d'Augustow. Sous les nouveaux doyens les anciens curés préféraient aller en exil, perdre leurs places, être enfermés dans des couvents, plutôt que de se souiller en signant l'acceptation de ce maudit rituel.

D'autres cependant donnaient leurs signatures et acceptaient le rituel russifié. En 1872, on compte

616 prêtres dans le diocèse de Vilna, dont 115 seulement ont signé l'acceptation du rituel. Quatre d'entre eux moururent; plusieurs se rétractèrent, de sorte que le nombre des signataires dépasse à peine le chiffre 100.

Mais la chance n'était pas toujours favorable à ceux qui signaient l'acceptation du rituel; loin de faire leur carrière, ils augmentèrent seulement leur misère. Il y avait à Krewo un curé septuagénaire, l'abbé Antoine Polubiński. Il aimait les ruines du château de Krewo; par un reflet sans doute de l'habitation des anciens Grands-Ducs de la Lithuanie, il s'imagina que ses ancêtres étaient des princes lithuaniens; il aimait aussi les ruines dans sa propre église, mais en revanche n'aimait pas les modernes inventions des adresses et des signatures et voilà pourquoi il fut renvoyé de Krewo et jeté sur le pavé de Vilna. Mais comme le vieillard avait un peu d'argent en réserve, il disait tranquillement sa prière du matin, contemplait le château des anciens Grands-Ducs lithuaniens, causait dans la soirée et trouvait toujours quelqu'un pour lui affirmer que les Polubinski étaient des princes lithuaniens. Lorsqu'à la fin cette existence sans but commença à ennuyer le vieillard, il résolut d'obtenir une petite cure, car on s'habitue *ad curam animarum* et eut recours pour cela à la diplomatie,

en débitant de loin des compliments et des flatteries, à l'adresse du prélat Zyliński, administrateur du diocèse. Il disait donc, sans sourciller, devant les commères de Vilna, qu'il venait seulement de se convaincre maintenant que le prélat Żyliński était le seul prêtre comprenant son époque, aimant l'Eglise non d'un amour routinier, mais à sa manière et comprenant ce qui lui serait profitable dans l'avenir, etc. Quelques heures après, Mme Barkenberg, la sœur du prélat, frémissait de joie en apprenant que le prince était si bienveillant pour son frère, et le prélat lui-même, dans une conversation intime lui proposait l'église du Saint-Esprit, l'appartement de l'ancien curé, etc. La diplomatie du prince marchait donc à merveille; et comme il était déjà question d'une amitié très-étroite entre ce dernier et l'administrateur du diocèse, voilà qu'un beau jour arrive chez lui l'abbé Kulesza, récemment encore un pauvre petit prêtre, condamné pour vices et infractions à la discipline, et aujourd'hui dignitaire, c'est-à-dire doyen de Vilna : il propose au prince Polubinski d'accepter le nouveau rituel et de donner sa signature. Le prince répond qu'il y avait déjà songé, qu'il compte prochainement présenter personnellement ses devoirs à M. le doyen, et emporter en même temps le rituel, après avoir signé son accepta-

tion. En effet, peu de temps après il se rendit chez le doyen, donna sa signature et mettant sous son bras le rituel russifié, comme s'il s'agissait d'un objet précieux, s'achemina vers le pont Vert pour rentrer chez lui. Or, en traversant le pont il rencontra une troupe de pèlerins se rendant au Calvaire, où devait avoir lieu un service divin, avec indulgences plénières; ces pèlerins n'étaient autres que ses anciens paroissiens de Krewo. Après les salutations d'usage, on commença à causer de chose et d'autre, et les paroissiens de Krewo finirent par supplier le prince de tâcher d'obtenir une autorisation pour réparer le toit effondré de leur église. « Allons donc, répondit le prince, qui vous ac-
« cordera cette autorisation? Ceux qui gouvernent
« l'Église se font construire des palais, pensent à la
« russification de l'Église, rendent tout ce qu'il y a
« de mieux aux églises russes, s'amusent à extorquer
« des adresses et des signatures, etc. » Après que les pèlerins eurent pris congé du prince, un agent de police s'approcha de lui, le nomma par son nom et l'invita à le suivre chez le prélat Żylinski. Le prince se met en route avec son rituel sous le bras; le prélat Żyliński tombe sur lui, lui dit mille choses désagréables, ne lui permet pas de rentrer chez lui et le fait reconduire avec le même rituel sous son bras, au

couvent de Tous-les-Saints, où le prince Połubinski eut tout le loisir de diplomatiser longuement et prudemment jusqu'à ce qu'il réussit à s'échapper et à se refugier dans la petite paroisse de Kluszczany.

Malheureusement aussi il y eut des prêtres qui, lassés par une persécution sans relâche, commencèrent à se servir du rituel fatal, à prêcher et à chanter en russe, sans égard à la profonde indignation du peuple catholique. Ces prêtres étaient justement ceux qu'on connaissait de longue date pour leur impiété et leurs mœurs douteuses, avant qu'ils eussent fait leur apparition en qualité de champions du russianisme dans l'Église catholique. C'étaient des prêtres comme Karpowicz, Kamienski, Kulesza et autres, aujourd'hui doyens, mais qui, dans l'ordre naturel des choses ne seraient jamais parvenus à des postes élevés. Le peuple catholique lui-même les réprimandait, les admonestait et employait même parfois des moyens plus énergiques, lorsque les remontrances ne servaient à rien. Ainsi les femmes du peuple jetèrent des œufs à la face de l'abbé Szyryn, curé de Mossary, en le barbouillant des pieds à la tête, et, lors de la fermeture de l'église de Dukszty, chassèrent l'abbé Linkim de l'église à coup de balais. Dans ce dernier temps quelques-uns d'entre eux se convertirent, ou du moins diminuèrent leur audace;

ce qui est certain, c'est qu'ils changèrent momentanément leur tactique. Mais tous ces prêtres méchants et pervers étaient surpassés par un monstre du sacerdoce, devenant de plus en plus audacieux, de plus en plus vexatoire et ne reculant pas même devant un crime, Ferdinand Sęczykowski, aujourd'hui trois fois doyen de Minsk, d'Ihumen et du décanat de Niemen, visiteur des églises du gouvernement de Minsk; administrateur d'une église paroissiale à Minsk, située sur la montagne dite *Troyetzka Gorka*.

L'argent que le gouvernement lui accordait pour ses frais de déplacement, les 12,000 roubles qu'il reçut pour l'organisation d'une école d'organistes russes; la croix de Saint-Stanislas de troisième classe qu'on lui donna par dessus le marché, augmentèrent tellement son arrogance, que de longtemps encore on ne peut pas s'attendre à une conversion de sa part. Lorsqu'on avait lieu de croire que la violence qui présidait à l'introduction de la langue russe dans l'Église catholique tendait à diminuer, il annonça son intention de prononcer un sermon russe dans la cathédrale de Minsk, le jour de la Purification de la Sainte Vierge, le 2 février de l'année dernière. Les catholiques de Minsk, exaspérés depuis longtemps par ses persécutions, se munirent de bâtons et de pierres

pour le recevoir dignement. Une scène sanglante était tout près d'éclater; mais le prédicateur, prévenu par les prêtres, n'osa pas affronter la colère populaire et ne se montra pas. Le peuple, voulant se prémunir à l'avenir contre des agressions aussi inopinées, se rendit au nombre de 3,000 personnes, devant le palais du gouverneur Tokareff et délégua une députation, composée de quatre propriétaires, qui fut introduite dans les appartements du gouverneur et lui remit une pétition en le priant de vouloir bien, en vertu de l'ukase de l'empereur, arrêter l'expédition de Senczykowski. Le gouverneur ne reçut pas la pétition et ordonna au peuple de se disperser. Les députés firent parvenir la pétition au ministre, qui la renvoya au gouverneur. Celui-ci exila les députés en Russie, emprisonna beaucoup de catholiques et ne les mit en liberté qu'après avoir frappé les uns d'une amende de 100 roubles, les autres de 75, d'autres encore de 50 roubles. Voilà par quels sacrifices la cathédrale de Minsk se racheta pour cette fois de la profanation.

Nous terminerons ici un récit qui serait interminable, et dont le dénoûment se cache dans l'ombre de l'avenir. Nous avons voulu seulement indiquer

les sources et les vues principales, ainsi que les principaux auteurs de la persécution. La persécution, qui détruit violemment l'élément polonais si étroitement lié à l'Église, qui diminue le nombre des églises et des fidèles au profit du schisme, qui introduit dans l'Église les éléments russes ; la persécution, accomplie par des hordes envahissantes, d'après le plan approuvé indirectement par l'ukase impérial; la persécution de l'Église par ses propres prêtres, tel est l'ensemble de la situation qui résulte des faits racontés dans ces pages. Une exposition plus habile, une plus stricte exactitude dans la narration n'était pas en notre pouvoir. Depuis qu'a sonné l'heure de la vengeance, qui devait s'accomplir sur l'Église et la nation, l'autorité et la bureaucratie russe se sont séparés de la population comme par un mur élevé. D'un côté de ce mur on travaillait sourdement, et soudain on lançait par dessus son sommet des traits innombrables. On ne pouvait discerner les mains qui les lançaient, mais les effets étaient fatals et destructifs. Nous n'avons pas voulu nous étendre sur des questions accessoires, si intéressantes qu'elles fussent; nous avons préféré nous attacher au foyer, où l'on forgeait des armes contre l'Église et la nation, et remettre à un autre temps le martyrologe de nos pasteurs et de nos

frères, les uns morts, les autres portant encore leur croix dans le purgatoire de la Sibérie.

Nous terminons ici ce qui est interminable. Tant que nous nous appelons Église militante sur la terre, n'espérons pas la fin de la persécution. La persécution change quelquefois d'aspect, se brise contre l'inefficacité, mais elle ne cesse que rarement. Tant que l'esprit d'orgueil, de cupidité, de domination sera en lutte avec l'Esprit de Dieu, esprit d'amour, de paix, de sacrifice, la persécution est inévitable dans l'Église. Dieu accorde beaucoup de licence aux méchants, il ne les empêche pas quelquefois de commettre les actions les plus noires; ce n'est que dans les suites et les effets de leur liberté sans frein que sa Providence paternelle apparaît quelquefois, et leur apprend sévèrement qu'on n'attente pas impunément à ce qui est à Lui, à ce qui est sous sa protection.

Mouravïeff pensait et comptait avoir mis fin à la Pologne; mais il pensait et comptait sans Dieu, qui condamna ce bourreau et ce spoliateur à une triste fin, et fit que la Pologne, après avoir payé son tribut de larmes à ses dernières victimes, et orné la grande route nationale avec les tombes encore fraîches de ses enfants, se recueillit plus profondément dans ses traditions, en glorifiant le Dieu de ses églises et la sainte Vierge sa Reine.

Von Kaufmann pensait et comptait avoir russifié et converti à l'orthodoxie les gouvernements lithuaniens, mais il pensait et comptait sans Dieu, qui fit que cette conversion n'est d'un bout à l'autre qu'une agression brutale recouvrant un mensonge; car le premier rayon de la liberté ramènera à l'Église et à la vérité ces orthodoxes qui, en entrant dans l'église russe, n'obéissent qu'à la force et font tous leurs efforts pour en sortir. Non! mille fois non! la barbarie et le czarisme peuvent avoir quelque chose de commun avec l'orthodoxie, mais les gouvernements et les peuples civilisés ne peuvent pas adorer, conformément à l'orthodoxie, un Dieu-Czar. Il comptait aussi sans Dieu avoir russifié la Lithuanie. Mais cette russification n'est elle-même qu'un mensonge; car, à vrai dire, on sait maintenant le russe encore moins qu'auparavant, lorsque les nationaux apprenaient cette langue pour être en mesure d'exercer des fonctions administratives. On impose la langue russe à la nouvelle génération, mais on ne la lui enseigne pas; on lui prescrit de la connaître, mais en même temps on est jaloux de l'instruction. Dans les écoles, dans les universités on n'admet que des Russes; et il s'ensuit de cette contradiction entre les ordonnances et la pratique, que la nouvelle génération n'a ni les moyens d'appren-

dre ni aucun but qui l'y pousse. Cependant le gouvernement s'abuse lui-même, par ce mensonge de russification, et abuse tout le monde. Les ambassadeurs auprès des cours étrangères mentent en disant que personne en Pologne ne connaît plus le polonais. Ils font le même mensonge devant le Saint-Siége, pour le tromper encore une fois et obtenir sa sanction pour la russification de l'Église. Mais la russification n'est qu'une chimère, qui voudrait un même uniforme pour le panslavisme projeté ; ce n'est qu'une fantaisie momentanée, incertaine, comme ce rêve des grandes agglomérations des peuples, dont la réalisation serait un obstacle insurmontable au bonheur social et au libre développement de toutes les branches de la civilisation.

Tous les gouverneurs pensaient et comptaient que l'émancipation des paysans et la répartition des terres parmi eux, séparerait la noblesse de la classe des cultivateurs et diviserait ainsi la nation; mais Dieu démontra que le gouvernement épuisait ses forces, en disposant ainsi arbitrairement de la propriété de la noblesse, et qu'il ne laissait rien en réserve pour abuser les paysans dans l'avenir. Au contraire, il reprit son système d'oppression et attenta en outre à la religion du peuple; et il s'ensuivit que ce peuple, excité contre ses anciens

seigneurs, revint désormias vers eux et que les deux partis se réunirent ensemble dans l'intérêt de la défense de l'Église.

Enfin le dernier gouverneur pense et compte, qu'en laissant aux prêtres vendus le soin de russifier l'Église catholique, il éludera l'ukase impérial, qui exigeait pour cela une expression du désir du peuple; il pense que des prêtres perfides pourront introduire la langue russe dans l'Église, en dépit des bons prêtres, en dépit du peuple qui ne le veut pas; que ces prêtres, investis de l'autorité, et soutenus par le gouvernement, viendront à bout de la résistance des ecclésiastiques dignes de ce nom, et parviendront à imposer leur volonté au peuple; mais ceux-là trouveront sur leur chemin ce que notre Sauveur dit de son Église, que les portes de l'enfer ne la surmonteront pas. Ce qu'Il prépare contre les infidèles prélats de Vilna, et contre une trentaine de doyens en démence, pour les réduire en poussière (1); ce qu'Il prépare pour marquer d'un

(1) Celui qui écrit ces paroles ne pensait pas que le châtiment atteindrait sitôt un des plus coupables. Le 8 Mai, le prélat Tupalski, recteur du séminaire de Vilna, qui remplaça le chanoine Zdanowicz après sa destitution, étant rentré chez lui, en revenant du consistoire, fut assassiné et écartelé par son propre serviteur et pupille, Georges Lazowski. Son corps ne fut repêché de la Wilija que quelques jours après,

sceau d'infamie le gouvernement qui commet de pareilles iniquités, qui peut le prévoir?.. Un seul trait de l'anathème papal, parti de Rome, peut déjouer tous ces calculs, et l'embarras d'avoir pris à sa charge un certain nombre de traîtres, peut mettre même le gouvernement dans une position difficile! Et la certitude des paroles des saintes Écritures « *celui qui sème dans l'iniquité, recueillera l'ini-* « *quité!* » et la douleur infligée au peuple! et la vérité et la justice violées, quels fruits tout cela produira-t-il? On ne le saura que dans l'avenir.

Écoutez maintenant l'appel touchant des catholiques polonais gémissant sous l'oppression : « O Saint Père! Vicaire, Chef et Protecteur de la Sainte Église du Christ! Notre confiance en vous est illi-

et la tête, ainsi qu'une jambe et un bras, furent trouvés en la possession du meurtrier, qui ne fut arrêté qu'à Maryampol. La Lithuanie, épouvantée de ce crime disait : *Digitus Dei hic est.* L'assassin, rusé, endurci et plein de présence d'esprit, ne donnant aucun signe de repentir, osa dire pendant l'enquête, qu'il voulait être le doigt de Dieu punissant un débauché et un traître, comme l'était le prélat Tupalski. Les autorités locales résolurent d'atténuer l'impression générale par la magnificence des funérailles; on fit ce qu'on put pour exécuter l'ordre supérieur; on rassembla dans la cathédrale soixante-dix ecclésiastiques et une multitude de peuple et de juifs; mais le nom seul de Tupalski enleva à la cérémonie son apparence de deuil et au crime son énormité. On se demandait lequel des deux était le plus grand criminel, Lazowski

mitée. Nous croyons, que le Saint-Esprit, qui vous garde dans votre infaillibilité, vous prémunit contre les tentations des envoyés du czar. Nous vous supplions seulement d'étendre vos bénédictions jusqu'à nous autant de fois que vous élevez la main pour bénir les peuples. Que cette bénédiction chasse loin de nous l'esprit malin ! Qu'elle empêche la trahison de se multiplier parmi les fils de l'Eglise revêtus du caractère sacré ! Qu'elle raffermisse notre clergé exemplaire, brave et fidèle ! Qu'elle ranime le zèle de notre peuple, qui défend loyalement son Eglise depuis dix ans, ainsi que celui de nos mères et des mères de la nouvelle génération ! »

En attendant remarquez quelle lumière merveilleuse Dieu y fait naître ! quelle admirable et profonde

ou sa victime? En attendant les habitants de Vilna remarquèrent la circonstance suivante : il y a deux ans, le chanoine Zdanowicz, après avoir remis au prélat Tupalski le rectorat et les affaires du séminaire de Vilna, entra, à cinq heures du soir, avec son bréviaire, à l'Église Saint-Georges, fit sa prière et en sortit pour toujours ; après deux ans à peine, au même jour et à la même heure, le chanoine Zdanowicz entra à l'Église de Saint-Georges pour assister aux obsèques des membres mutilés de son persécuteur, qui avait mis tout en œuvre, pendant plusieurs années, pour lui faire perdre sa place de recteur du séminaire. C'est ainsi que le triomphe de la rage et de la trahison est souvent de courte durée ! Tout cela servira-t-il à la conversien des collègues du prélat Tupalski ? le gouvernement s'aperçoit-il enfin de quel pain moral se nourrit le peuple, dont on persécute la religion ?

prière s'y fait entendre; la prière des évêques en exil, du peuple se purifiant dans le purgatoire de la Sibérie, des prêtres faisant pénitence dans les couvents, et qui s'écrient d'une seule voix : « Seigneur Dieu ! grâces vous soient rendues pour tout ce que vous faites, pour vos bénédictions comme pour vos épreuves ! Grâces vous soient rendues particulièrement pour la persécution que vous faites descendre sur nous! Pour la douleur passagère que nous éprouvons en vous restant fidèles, vous nous payez au centuple en nous accordant la paix intérieure ! Cette persécution nous sert de bouclier contre les doctrines pernicieuses du siècle ; c'est par ouï-dire seulement que nous savons qu'il y a des matérialistes, des socialistes, des nihilistes, des internationaux, des libres penseurs ; cette persécution nous préserve de la pourriture morale ! Un catholique aimant son Eglise, un Polonais aimant sa patrie, l'un et l'autre souffrant pour la défense de leurs mères, ne peuvent être atteints de l'épidémie, qui abaisse l'humanité au niveau des animaux. Que votre grâce seulement nous aide à rester catholiques de cœur, comme nous le sommes de nom, et étant Polonais de nom, à l'être de fait; afin que nous nous rendions de plus en plus dignes de notre patrie éternelle et temporelle ! »

14.- [illegible]

402 193/12